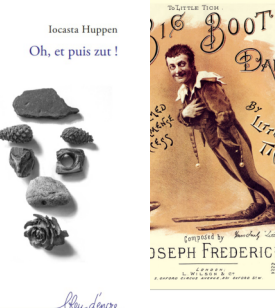
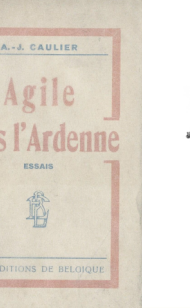
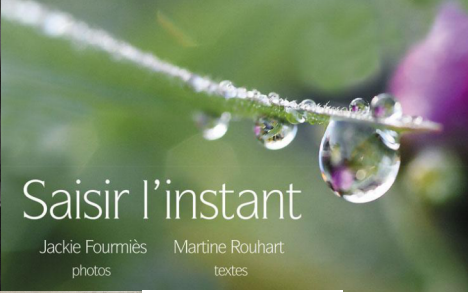
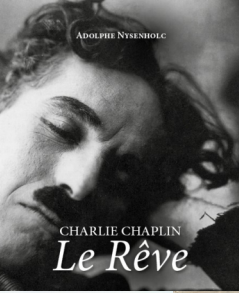
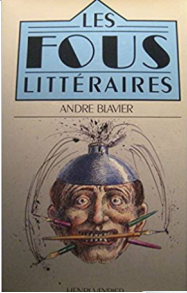
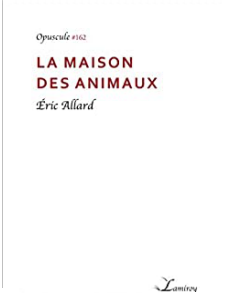
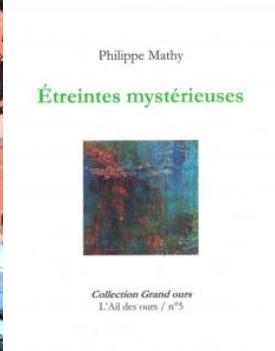
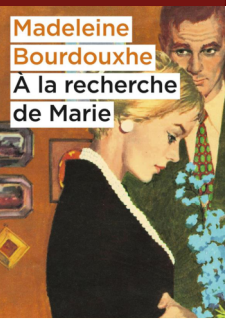


Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



S O M M A I R E

PRÉSIDENTE ANNE-MICHÈLE HAMESSE	Hommage à CeeJay	3
	En Blavier dans le texte	5
VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET MARTINE ROUHART	Les interviews de l'AEB	
	Adolphe Nysenholc, par Philippe Remy-Wilkin ...	10
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL PIERRE MORLET	Caroline Lamarche, par Antonio Moyano	19
TRÉSORIER CARINO BUCCIARELLI	Martine Rouhart par Colette Frère	24
CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER JEAN-LOUP SEBAN	Jean Jauniaux par Sylvie Godefroid	33
DIRECTEUR DE L'ESPACE SIMENON JEAN-BAPTISTE BARONIAN	Renaud Denuit par Michel Joiret	40
ADMINISTRATEURS COLETTE FRÈRE SYLVIE GODEFROID PHILIPPE LEUCKX DANIEL SALVATORE SCHIFFER ÉVELYNE WILWERTH	Lectures	47
	Activités de nos membres	66

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vinclair

Relecture: Daniel Charneux

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Homage à CeeJay

Cee Jay est mort.

Chez lui, avec des soins palliatifs, l'hôpital lui aura donc été épargné.

C'est ce qu'on se dit pour tenter d'amortir le choc.

Il aurait détesté cette sorte de solennité qui accompagne les décès, lui qui n'aimait que la vie, l'amitié autour d'un pot, les copains, chanter des chansons

paillardes, se moquer des hymnes et des drapeaux, détonner avec le politiquement correct, casser la baraque avec ses mots, détester l'injustice et le crier, se garder cette colère contre les horreurs du monde et la clamer en slams superbes.

A chaque tentative de rajeunissement de l'AEB Cee Jay était là.

Lors de la rentrée littéraire rock, il jouait, récitait et dansait avec les musiciens.

Et plus tard, cette soirée inoubliable avec ceux de la Bande Dessinée, où il s'était opposé à un jeune loup situationniste qui défendait haut et fort " l'acte subversif ".

Cee Jay lui a alors rappelé tout ce que la génération actuelle devait à celle de 68 qui lui avait ouvert le champ du possible.

Face à son interlocuteur Cee Jay brillait de la seule vraie jeunesse, celle qui est intemporelle.

Mais si Cee Jay pouvait montrer les crocs, il était avant tout un homme de douceur, un homme de coeur.



CeeJay en lecture.

Soirée des Lettres du 18 septembre 2019.

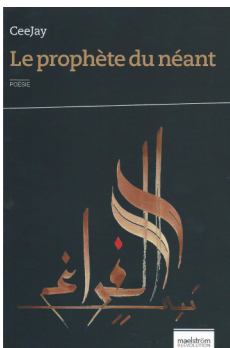
Photographie: Anita De Meyer.

HOMMAGE À CEEJAY

Gentil, bienveillant je ne l'ai jamais entendu dire du mal d'un seul de ses confrères écrivains.

Il était bon par nature, ignorant la jalousie et le ressentiment.

Mai 68 fut sa grande époque, sa jeunesse, la contestation, nous aurions pu nous y rencontrer, dans une brasserie de la Vieille Halle aux Blés, mais ce fut plus tard que je fis sa connaissance, aux Roulades Corsées, animées par Willy Lefevre et Francois- Xavier Van Caulaert. C'était la fête de l'amitié!



Le *Prophète du Néant*, son oeuvre majeure, louée par tous, un chant incantatoire et visionnaire, qui restera dans les mémoires et quand je disais que le souffle de sa poésie m'évoquait Victor Hugo il souriait mais je sentais bien que la comparaison audacieuse lui faisait plaisir.

Ses derniers mots, en ce funeste mois de novembre :
sachez que je vous aimais.

Ce n'était pas des mots en l'air, il le pensait vraiment, nous lui avons répondu que nous aussi nous l'aimions.

Notre amour pour Cee Jay, nos mots d'adieu, sont là pour en témoigner.

Ta vibrante poésie, Jay, ta bienveillance indéfectible, ta rage à conquérir l'inaccessible étoile, sont immortelles.

Nous les garderons au coeur ainsi que ta colère, ton talent pour la dire, et la douceur de ton amitié.

Anne-Michèle Hamesse

Novembre 2020

On trouvera d'autres hommages et témoignages à propos de Ceejay
recueillis sur notre site: www.ecrivainsbelges.be

En Blavier dans le texte

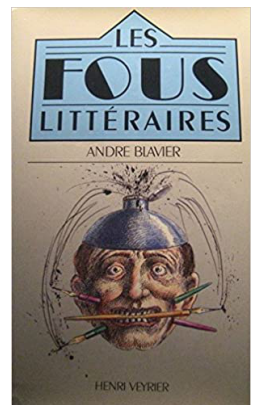
par **Jean-Baptiste Baronian**

C'est un signe de gloire : on dit désormais le Blavier dès lors qu'on veut faire référence à des ouvrages totalement hors du commun, rédigés par des auteurs plus ou moins timbrés ou plus ou moins paranoïaques. Comme on dit également le Versins quand on est intéressé par les utopies et les anticipations. Ou le Pia si on est attiré par les livres érotiques. Ou encore, plus simplement, le Larousse quand on veut connaître la définition d'un mot. Et on dit le Blavier depuis

1982, l'année où a paru chez Veyrier la première version des *Fous littéraires*, sous une joyeuse couverture comportant un dessin (panique) de Roland Topor (une version « revue, corrigée et considérablement augmentée » a paru aux Éditions des Cendres en 2000).

Voilà, en tout cas, une épopée humaine gigantesque : une existence entière vouée à une foulitude de prophètes, de quadrateurs, de grimauds, de plunitifs, de bricoleurs, de coupeurs de littérature en quatre et en trente-six, de casse-pieds réinventant le monde et ses mille et une vicissitudes, de faiseurs de sciences nouvelles ni tout à fait rigides ni tout à fait approximatives, de mythomanes et d'hygiénistes de l'âme, tour à tour persécutés et persécuteurs... Comment est-ce arrivé ? Comment est-ce possible ? Comment tombe-t-on tout droit, et presque sans coup férir, au cœur de la douce folie littéraire ?

Le coupable dans cette drôle d'histoire, c'est d'abord Francisque Tapon-Fougas, un « dramaturge réformateur », qui devait prendre le « portrait hideux » de Thénardier dépeint par Victor Hugo comme une vive attaque personnelle et, en 1862,



écrire *Les Anti-Misérables*. André Blavier (1922-2001) n'a pas seize ans quand, dans sa bonne ville « bourgeoise » et «conformiste» de Verviers, il tombe par hasard sur un des livres de ce zigue et qu'il est aussitôt « excité » par son degré d'extravagance, d'outrecuidance, de sûreté de soi et sa «volonté à tout prix d'être connu et reconnu». Cette découverte le pousse aussitôt à rechercher, puis à collectionner les fous. D'une diagonale à l'autre, il en arrive un jour, en 1942, à lire *Le Chiendent* et *Les Enfants du limon* de Raymond Queneau. Et réalise en même temps qu'il n'est pas le seul à se passionner pour le sujet.

À l'époque, Blavier vient d'entrer à la bibliothèque communale de Verviers (dont il établira plus tard le catalogue des manuscrits et où il travaillera durant plus de quarante ans). Il envoie une *missive* à Queneau, apprend que celui-ci a entrepris depuis quelques années déjà le projet d'une anthologie des fous littéraires français du XIXe siècle, repérés à la Nationale, et qu'il rêve même de mener à bien une vaste encyclopédie des sciences inexactes.

Bien entendu, entre les deux maniaques, le courant passe très vite. Mais si, par la suite, Queneau se met volontiers à multiplier ses centres d'intérêt, Blavier, lui, en reste à explorer les à-côtés et les bas-côtés des lettres, à amonceler des notes sur les frères, les demi-frères et les cousins proches ou éloignés de Francisque Tapon-Fougas. Lesquels s'appellent notamment Jean-Antoine Blanchard, Alexis-Vincent-Charles Berbiguier, Paulin Gagne, Albert Aufremont, Jean-Baptiste Bousmar, Georges Parmentier, Achille Fournier, Lucien Gellis... Ou encore sir Jean George Tollemache Sinclair, auteur d'un mastodonte de plus de mille pages très simplement intitulé *Larmes et sourires*, dédié « aux sympathiques dames françaises » et publié à Paris en 1912.

Chaque fois qu'il en a l'occasion, Blavier écrit sur eux des

EN BLAVIER DANS LE TEXTE

petites ou des grandes choses, à l'instar de ce premier essai d'une bibliographie des fous littéraires belges, qu'il fait paraître en avril 1956 dans le numéro IV de la belle revue *Bizarre*. Sans oublier les contributions qu'il donne à la revue qu'il a lui-même fondée en décembre 1953, *Temps mêlés*, et où, jusqu'en 1977, publieront aussi la plupart de ses complices tels que Noël Arnaud, Jean Queval, Jacques Bens ou François Caradec.

Peut-on se passionner pour les fous, les suivre à la trace des années et des années durant sans en être contaminé peu ou prou ?

Ce qui est sûr, c'est qu'à leur contact Blavier s'est forgé une écriture des plus singulières et des plus étranges, quoiqu'elle doive beaucoup à Alfred Jarry par le goût de la subversion, à Raymond Roussel par l'usage systématique du jeu de mots (et du jeu d'idées), à James Joyce par l'exploitation de toutes les techniques narratives ou encore à Raymond Queneau et à Boris Vian par l'invention verbale, elle semble se mouvoir selon une rythmique propre. Ici, de fait, tout est mis à sac – la grammaire, la syntaxe, l'orthographe. Et tout va de travers – la logique, la rhétorique, la dialectique. Tant et si bien qu'on ne sait jamais trop ce qui sollicite l'attention, qu'il s'agisse de prose romanesque comme *Occupe-toi d'homélies* ou de vers – de vers rimés – comme *Le Mal du pays*, *Cinéma de quartier* et *La Cantilène de la mal-baisée*, un texte bourré d'emprunts et de références érotiques et littéraires. Et cette écriture est d'autant plus ludique, d'autant plus cocasse, d'autant plus complexe qu'elle tourne aussi souvent autour du wallon et du patois de la province de Liège.

« En Blavier dans le texte. » En parlant de ce qu'il écrivait (et de ce qu'il disait également à voix haute avec son inimitable accent de Verviers), Blavier n'hésitait pas à employer cette amusante expression, conscient sans doute d'être un auteur à part, d'utiliser un français volontairement décalé et

comiquement pervers. D'ailleurs, même le français de ses *Fous littéraires* a des accents incongrus et se déploie à tout moment dans des phrases précieuses et amphigouriques. Oui, c'est du Blavier pur sucre – et, de toute évidence, Blavier s'est toujours délecté à parler sa langue à lui, à la mener à hue et à dia, à la conduire sans cesse loin des sentiers battus, au gré de ses humeurs et son plaisir.

Il y a, grosso modo, deux types de fous littéraires : ceux qui sont fous par l'extravagance des idées qu'ils prônent et ceux qui le sont par l'extrême bizarrerie formelle de leurs textes. L'originalité de Blavier est d'être ni chez les uns ni chez les autres. Mais d'avoir été assez *fou* pour célébrer chacun d'entre eux et de faire croire, en parfait pataphysicien, qu'ils étaient tous des membres de sa glorieuse famille.

Folie ardennaise

"Merci à tous et, déjà à Pierre Enckel, Marc Lefevre (mais c'est volontairement que j'ai écarté l'*Agile vers l'Ardenne* de A.-J. Caulier (1)), Michel Ohl, Tristan Maya et Pierre Ziegelmeier, qui ont dès à présent entamé cette correspondance. (1) J'y vois une manière de petit chef-d'oeuvre dont je finirai bien par parler plus longuement. La dédicace (à Albert Bonjean) de mon exemplaire milite contre l'appartenance."

Dans: André Blavier, *Additions aux fous littéraires*. In "Temps Mêlé/Documents Queneau", mars 1983, p.28.

Bien qu'il n'en ait pas parlé dans *Les Fous littéraires*, André Blavier faisait grand cas d'*Agile vers l'Ardenne*, un livre du très mystérieux Arthur-J. Caulier, paru aux Éditions de Belgique en 1931, dont le copieux catalogue comprend des œuvres de Maurice des Ombiaux, Jean Tousseul, Constant Burniaux, Roger Avermaete ou encore l'exceptionnelle et formidable *Croisière des ombres* (1932) de Jean Ray. On sait seulement qu'Arthur-J. Caulier, sans doute natif de Leuze, a également

écrit un nombre incalculable de poèmes et qu'il a fait paraître au moins deux recueils, *Noir, rouge... et d'or* (Jouve, 1923) et *Bulles* (CELF, 1951), un volume composé de sonnets et préfacé par Emma Lambotte.

Agile vers l'Ardenne, bizarrement sous-titré « essais », est un livre fou – une *fiction* cent pour cent dingo. On n'y comprend pas grand-chose, sinon rien du tout, du début à la fin (trois cent soixante-quatre pages au total), mais en même temps on ne la lâche pas, on

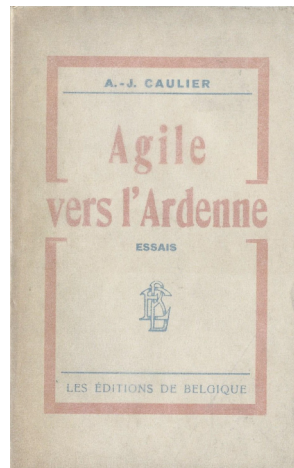
EN BLAVIER DANS LE TEXTE

la lit avec un mélange d'agacement et de curiosité, car elle est bourrée de calembours, de contrepèteries, d'allitérations, de néologismes, de wallonismes (d'ardennismes ?), de chansonnettes populaires, d'allusions ludiques à des auteurs connus comme Frédéric Mistral, Émile Gaboriau, Léon Bloy (qualifié de « divin »), Maurice Barrès, Charles Maurras ou encore Paul Verlaine et Arthur Rimbaud (« Il est d'ici [l'Ardenne], cela se voit »), ainsi que des écrivains belges des premières décennies du XXe siècle presque oubliés de son jours tels que Louis Boumal, Maurice Gauchez ou Marcel Wyseur, un ami proche de Michel de Ghelderode. Du genre : « Qu'il est beau le sourcil, quand il est sourcilieux. » « Bande d'indigo, racine d'indigeste. » « Il vous faut une image ? Épines, Épinal. » « Le grisou grisoute et grille. » « Son exégèse, exigüe, exagère. » « Partir, c'est... nourrir un vœu. » « En mots amis mais à demi, Gildas [le héros du livre] mit l'autre ami, emmi les faits de sa mis (Syon) tamisant *prudemmi* tout détail *supermis*. » Et des dizaines d'autres locutions, tout aussi frappées.

Dans *À la recherche des fous littéraires & hétéroclites perdus* (Anne Lamort, 2018), Marc Ways dit qu'*Agile*

vers l'Ardenne constitue un « étrange salmigondis langagier dont deux lectures ne [lui] ont toujours pas permis de décider s'il s'agit là d'un génie novateur [...] ou d'un simple délire verbal ». Et il laisse entendre, se référant à une mention manuscrite figurant sur un exemplaire du livre, que son auteur serait « échappé de Lierneux », cette localité ardennaise, qui abrite ce qu'on appelle pudiquement une « institution psychiatrique ». Le plus drôle, c'est qu'Arthur-J. Caulier évoque lui-même Lierneux dans un des nombreux petits chapitres de son délirant opus à propos d'un de ses personnages. Comme s'il savait par avance qu'il serait pris un jour pour un authentique fou... littéraire.

J.-B. B.



Les interviews de l'AEB

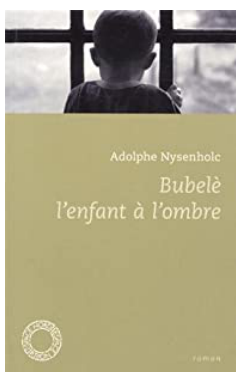
Les traditionnelles Soirées des Lettres n'ayant pu se tenir depuis mars 2020, il a été décidé de combler ce manque par les interviews écrites que l'on pourra lire ici.

Interview/présentation d'Adolphe Nysenholc par Philippe Remy-Wilkin

à l'occasion d'une réédition:

**Charlie Chaplin, Le Rêve, essai, Bruxelles,
Didier Devillez éditeur, 2020.**

Philippe Remy-Wilkin : Chaplin, comme créateur et comme trajectoire de créateur, représente la perfection absolue, dans tous les registres.



Adolphe Nysenholc est, quant à lui, un auteur majeur. Polyvalent. On lui doit des essais mais un beau récit de vie aussi (*Bubelè, l'enfant à l'ombre*, réédité par Espace Nord et élevé donc au statut patrimonial) et deux pièces de théâtre. Il a été professeur d'université (ULB) mais a voué une partie de sa riche carrière à Chaplin, au point d'en être considéré de par le monde comme un expert sommital. On lui doit ainsi la première thèse de doctorat comme l'organisation du premier colloque international consacrés à Chaplin.

D'où vous vient cette passion pour Chaplin ou Charlot ?

INTERVIEW - A. NYSENHOLC

Adolphe Nysenholc : Il y a des raisons que j'ignore, d'autres que je crois savoir. J'y fais allusion dans mon *Bubelè, l'enfant à l'ombre*. Enfant caché durant la guerre, je le suis resté en temps de paix. Pour éviter qu'on ne pleure sur l'orphelin, j'ai opté pour le rire et Charlot. Le comique était mon masque. Comme Chaplin exploite souvent la petite enfance (voir *Le Kid*), avec lui je retrouvais en outre la mienne perdue.

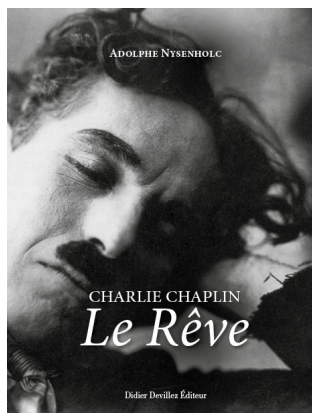
RW : *Le Rêve* ! Cet ouvrage frappe d'emblée par son esthétisme. Le livre est un très bel objet. La couverture, déjà ! Charlot endormi et rêvant, peut-on le supposer. Parfaite mise en abyme. On feuillette. La mise en page, l'iconographie ont été superbement travaillées.

La préface de Francis Bordat le confirme : Adolphe Nysenholc est, plus qu'un expert, l'un des meilleurs « penseurs » de l'œuvre de Chaplin. De fait, l'essai remplira les attentes du genre (bibliographie fournie, filmographie complète) mais il les dépassera, déployant un supplément d'âme, une densité confinant à l'art poétique.

Les dix-sept chapitres constituent autant de micro-essais, chacun s'apparente à une somme, une synthèse. Nous allons offrir une idée du *Tout* en braquant notre caméra sur quelques fragments, quelques thèmes exemplatifs d'un art total.

Commençons par le commencement. Chaplin est-il né le 16 avril 1889 ? Aucune trace officielle ne le confirme. Ses parents sont des artistes de music-hall, son père quitte le foyer, sa mère est internée, il est placé dans un orphelinat. Pourtant, sa vie ne se termine pas dans une impasse mais, au contraire, il va se construire dès l'enfance.

Vous pouvez nous rappeler les différences étapes de sa



INTERVIEW - A. NYSENHOLC

construction ?

AN : À cinq ans, Chaplin chante et danse sur scène en remplacement au pied levé de sa mère, dont la voix s'est cassée. Il fait rire. Il ne cessera de recréer ce moment fondateur. Il a une carrière de *Child Actor* (enfant acteur). Adolescent, il est engagé par Fred Karno, manager du meilleur music-hall au monde, où il deviendra la vedette. Comme tel, il est engagé à Hollywood en 1914, par la Keystone, où il invente Charlot, sa silhouette et sa gestuelle. En un an, il apprend sur le tas la plupart des métiers du cinéma.

Dès 1915, sa réputation est internationale. Il inaugure le *Star System*. Acteur-metteur en scène-monteur, il compose des récits qui mettent en valeur son personnage. Et obtient le contrat du siècle : un million de dollars. Crée les *United Artists*, avec lesquels il conquiert son indépendance artistique. Et produit des longs métrages engagés (dès *Les Temps modernes*). Il aura contribué à l'élaboration du cinéma transparent qui caractérise l'usine à rêves par excellence dans la « Cité des Anges ». Son cycle, composé avec le même héros durant vingt-six ans, fonde un mythe de son vivant.

Maître du muet, il se reconvertit au parlant avec une œuvre-somme, *Les Feux de la rampe*. Victime de la chasse aux sorcières aux USA, il se réfugie à Vevey, en Suisse, avec sa famille nombreuse. Il compose la musique de ses longs métrages et puis de ses *Two-Reels*. Il parfait ainsi la maîtrise de tous les aspects de son œuvre cinématographique, où il est comme Dieu dans sa création.

RW : Chez Chaplin tout semble magique, comme écrit dans un conte. Ainsi, il invente son personnage de Charlot dès sa première saison (1914), dans *Kid Auto Races at Venice*.

INTERVIEW - A. NYSENHOLC

Vous pourriez nous expliciter en quoi ce court-métrage initial a lui aussi des allures de mise en abyme ?

AN : Lors d'un reportage sur une course d'autos pour gosses, que filme un opérateur, Charlot, en badaud, vient se planter intempestivement devant la caméra, on le repousse, il revient, on le jette hors cadre, mais le revoilà qui réapparaît, plusieurs fois de suite. On dirait qu'il *dit* « Mon premier film (*Making a Living*) a déçu, mais moi je veux faire du cinéma. », et il se pointe avec obstination devant l'objectif, et obtient le *Final Cut* (enregistrement final).

RW : D'où vient le personnage de Charlot ?

AN : De loin. De l'enfance. De nous. Du spectacle vivant. De la figure archaïque du *Trickster* (l'archétype du « fripon divin » selon Carl Gustav Jung). Il est un composé de clowns : Pierrot et Auguste, avec les chaussures de Little Tich (comique britannique, 1867-1928). Il a le génie de la synthèse en tout.

RW : Charlot évolue...

AN : « Chas » au temps de la *Slapstick Comedy* (comédie *coup de bâton*), agressif comme un Arlequin, il évolue en tendre Charlot et, paradoxalement, *in fine*, en porte-parole muet de Chaplin qui dénonce les injustices à travers cet innocent.



Harry Relph dit « Little Tich », dans la *Danse des grands souliers* (visible sur Youtube).

RW : Chas ?

INTERVIEW - A. NYSENHOLC

AN : « Chas » était le surnom de Chaplin lors de ses débuts au cinéma, sans doute une contraction de « Charles » (son véritable prénom). Mais dans cette concision se retrouvent son agressivité et l'esquive dans les courses poursuites (*Chase Down*) du *Slapstick* de ses débuts.

RW : Ensuite, pour exister plus pleinement, Chaplin, qui s'est déjà libéré des producteurs, doit se libérer de Charlot, une créature qui lui fait trop d'ombre ou le réduit comme créateur. Un *Doppelgänger* ?

AN : Un double vous protège mais risque, à un moment donné, de vous *doubler*... Comme pour se préserver, Chaplin sacrifie Charlot à la fin du *Dictateur* (1940)

RW : La voie est dégagée. Chaplin se réalise hors Charlot comme réalisateur et comédien, impose son nom après avoir imposé son prénom (*Charlie* est le nom de son personnage *Charlot* en anglais).

AN : Il se renouvelle. *Monsieur Verdoux* (1948) : un thriller palpitant, non sans ironie. *Limelight/Les Feux de la rampe* (1952) : un chef-d'œuvre absolu. Avec un clown déchu, Chaplin ose avouer son drame à visage découvert : il ne fait plus rire. *A King in New York/Un roi à New-York* (1957) : une satire acerbe du maccarthysme.

RW : Dans son dernier film, *La comtesse de Hong-Kong* (1967), il ne joue même plus, se concentrant sur son rôle de metteur en scène.

Chaplin est à peine arrivé aux EU, à peine entré en cinéma, en 1914, il crée son personnage de Charlot et obtient une

renommée mondiale. Puis une richesse, une indépendance artistique jamais vues chez un acteur. On comparera avec Méliès ou Griffith, qui ont été rapidement mis de côté, Tati ou Welles, tant d'autres, qui ont peiné à tourner. Comment expliquer une telle réussite, qui va à l'encontre de la théorie des génies incompris ?

AN : Il n'est pas le seul. Molière, Shakespeare ont connu la gloire de leur vivant. Chaplin, outre sa photogénie, a bénéficié d'un art compréhensible par tous : le cinéma muet. Humaniste, il touchait tout le monde. Il était complet : *Man-Child* (homme-enfant), *Tramp* (vagabond) à l'âme de gentleman, tragi-comique, un complexe de toutes les contradictions humaines. Chacun pouvait s'identifier à ce héros. Chaplin auteur était perfectionniste, par respect pour son public, virtuose dans tous les arts. Il offrait un modèle extraordinaire de résilience. Il avait un profond amour de l'humanité dont il recevait en retour ce qu'il donnait. Il adorait faire du bien à autrui. Et il en a eu la reconnaissance. Le charisme, il est vrai, reste un mystère.

RW : Un « être obscur et complexe » mais « un cinéma transparent ».

AN : Chaplin est l'homme de tous les paradoxes.

RW : « *Muet, il est compris quasi par tous. Il abolit Babel.* » Ne pourrait-on faire un parallèle puissant avec un autre créateur de génie, Hergé ? Vie complexe et ligne claire ? Vous employez l'expression « rêve blanc » dans votre chapitre consacré au film non réalisé mais fantasmé, *The Freak*. J'ai encore songé à Hergé.

AN : L'image de BD est pareillement sans son, mais use de

la parole. Hergé, qui s'est inspiré des gags du burlesque, voire de tout le cinéma (échelle des plans, angulations, ellipses...), a créé, lui, une série de silhouettes mémorables entre toutes et des histoires qui en font également un des grands conteurs du siècle. Ses innombrables traductions élèvent une nouvelle *Babel* (en Bruxellois il aimait jouer avec les syllabes de ce mot). Le créateur de Tintin avait le génie de l'humour, comme celui de Charlot qui avait appelé sa compagnie *Bubbel* (car les paroles sont vaines, des bulles).

RW : Je vous cite : « *Ce livre-ci se risque à un montage alterné entre Chaplin et Charlot, en privilégiant le fil rouge du rêve.* » Voulez-vous bien nous éclairer, expliciter votre méthodologie ?

AN : J'ai rêvé Chaplin la plume à la main.

RW : La rivalité Hitler-Chaplin est au cœur du projet du *Dictateur*. Comment lui est venue l'idée du film ?

AN : On fait débiter la genèse du film vers 1936, après *Modern Times/Les Temps modernes*. Pour moi, cela a dû commencer quand « le caporal » s'est montré pour la première fois dans l'actualité, au milieu des années 20 : Hitler avait visiblement volé la moustache à *la Charlot* et, quand le Chancelier a manifesté sa volonté de dominer le monde, Chaplin a dû, je crois, se défendre.

RW : Vous développez la thèse d'une « grande rivalité sourde » entre les deux hommes durant l'Entre-deux-guerres, avec le film en climax. Ou remet sur la table la théorie freudienne du *Doppelgänger*. Chacun s'est vu comme le double de l'autre, soit l'amorce de sa mort ?

INTERVIEW - A. NYSENHOLC

AN : Le double triste à la mèche plate était un anti-Charlot, il était la mort. On ne pouvait pas rire avec lui, pas vivre. Chaplin nous a sauvés.

RW : Chaplin était-il juif ou gitan ? Quels sont les éléments qui accréditent ou jettent le trouble ?

AN : On n'a pas trouvé d'acte de naissance. On peut donc fantasmer en sens divers sur ses origines. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a objectivement dans l'œuvre des traits de judéité et de *romanitude*. Charlot incarne le barbier juif du ghetto dans *Le dictateur*, cela ne fait pas nécessairement un Israélite de Chaplin, qui est capable de tout jouer. Le même petit Figaro juif, dans un gag inénarrable, coiffe un voisin sur le rythme d'une danse hongroise de Brahms d'inspiration *rom*. A la dernière image des *Temps modernes*, où Charlot s'en va sur la route avec la Gamine, on peut voir le Bohémien toujours en partance sur les chemins comme aussi le « Juif errant ». Pour moi, la présence allusive de ces deux peuples nomades, dont la diaspora s'est largement répandue sur terre, exprime par métaphore l'idée que Chaplin avait de lui-même en se déclarant « citoyen du monde ».

RW : Cet homme ne s'offusque pas des rumeurs qui courent sur lui et les renforce. Pourquoi ?

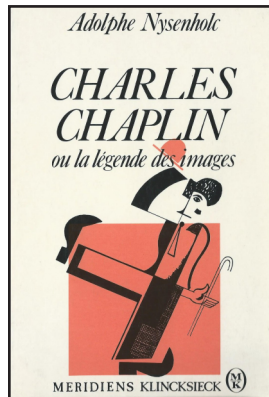
AN : Si, il est parfois meurtri.

RW : L'entretien qui précède ne donne qu'un bref aperçu des thèmes traités, de la profondeur des analyses, de la variété des informations. A dire le vrai, on sort du livre étourdi. Qu'a-t-on lu ? Une mise en abyme *matriochkée* : Nysenholc rêve

INTERVIEW - A. NYSENHOLC

Chaplin rêvant Charlot. L'osmose des trois est à couper le souffle, l'auteur fait corps avec ses personnages depuis des décennies et y arcboute le meilleur de lui-même. Il tend vers une leçon de vie généreuse et empreinte d'idéal, nous interroge quant à notre humanité, aux moyens de nous y investir loin de la médiocrité, de l'égoïsme, du clanisme. Ah, vouloir être, comme Chaplin, citoyen du monde, émancipé mais dans l'empathie avec qui souffre, construit, rêve, quels que soient l'âge ou le sexe, l'ethnie ou la confession, la catégorie sociale ou la couleur de peau ! Lisez ce formidable ouvrage ! Et courez revoir des Charlot, des Chaplin !

Le premier ouvrage d'Adolphe Nysenholc consacré à Charlie Chaplin (1987).

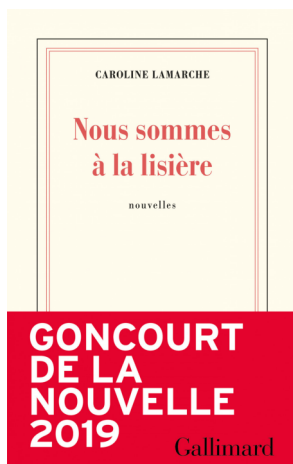


Interview de Caroline Lamarche par Antonio Moyano

à propos de:

**Nous sommes à la lisière, nouvelles, Paris,
éd. Gallimard, 2019.**

La force et la beauté de l'œuvre de Caroline Lamarche viennent certainement de son constant contact avec la vie. Et la vie – qui pourrait en douter ? – est chose fragile. Son style, implacable et tranchant, rejette les scories du bavardage et de la rhétorique. Et si le souffle de la confession est au cœur de tous ses livres, c'est que l'engagement personnel les traverse tous, et ce depuis Le Jour du chien (Prix Rossel 1996) jusqu'au plus récent Nous sommes à la lisière (Goncourt de la Nouvelle 2019).



Depuis la nuit des temps, les animaux vivent dans nos fables comme dans nos rêves mais également dans les titres de vos livres : le chien, la chienne, l'ours, le grand cerf... Ils sont également le fil conducteur des neuf nouvelles de votre dernier livre. La question s'impose, vous avez le souci du destin animal ? Vous êtes écologiste dans l'âme ?

Le mot écologiste est mis à toutes les sauces. Je préfère dire que j'ai une âme animale. Dans une de mes dernières chroniques littéraires, j'ai évoqué « Croc-Blanc » de Jack London en signalant qu'aujourd'hui, ce que nous avons perdu,

INTERVIEW - C. LAMARCHE

c'est non seulement le loup, mais la capacité d'endosser sa peau et sa pensée, son énergie et ses jeux, bref *d'être le loup*, ce grand vivant utile et libre qui reléguait l'homme à la place modeste de cohabitant.

Nous sommes en train de détruire les êtres avec lesquels nous cohabitons, dont nous avons besoin pour survivre. Les oiseaux, les insectes, les poissons et leurs biotopes. C'est une réalité effarante. Avec chaque disparition, un morceau de moi s'arrache. Le jour où il n'y aura plus d'hirondelles, mon ciel entier sera vide.

La question est devenue incontournable mais quid du confinement dû à la pandémie du Coronavirus ? Expérience positive ou négative ? Propice ou non à l'écriture ? Comment l'avez-vous vécue ? N'est-ce pas un sujet terriblement romanesque ?

Ce n'est en rien romanesque et je n'en ai rien fait, sinon répondre à des demandes : poèmes pour des morts et leurs familles, textes pour accompagner des travaux de photographes travaillant sur le front de la pandémie, carte blanche pour mobiliser l'attention sur la détresse des artistes, privés de tout en ce moment. Je me suis mise à la disposition des personnes, y compris au niveau familial, où il y a eu énormément à faire, beaucoup plus que d'habitude, vu la fermeture des écoles. De cette manière j'ai eu le sentiment de participer « comme tout le monde » à ce moment si terriblement difficile pour la majorité des gens. Pour le reste, j'ai tenté d'échapper à la lobotomisation par les statistiques quotidiennes et aux photos de gens masqués à la une des journaux depuis six mois. Ah oui, quand même une chose magnifique : le silence et l'air pur pendant le confinement...

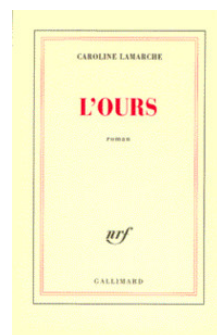
INTERVIEW - C. LAMARCHE

Nous sommes à la lisière *s'ouvre par une nouvelle intitulée Frou-Frou, long monologue qui a toutes les qualités pour être monté sur scène. Il m'a semblé détecter dans Frou-Frou un ton dont vous faites rarement usage, celui de l'humour et de l'ironie. Est-ce que je me trompe ?*

On voit un peu trop la douleur dans mes textes, alors que c'est la vie, tout simplement, l'énergie vitale, avec beaucoup d'ironie pour masquer la colère. Je pense qu'il y a beaucoup de lumière aussi, mais on le dit trop peu. L'ironie est présente dans tous mes livres depuis le premier, à commencer par le personnage du camionneur dans *Le Jour du chien* et par celui du prêtre dans *L'Ours*. L'ironie est une arme formidable dans la guerre des sexes, face à la mort ou pour déjouer les manœuvres des dominants. L'ironie est l'arme des dominés et j'en fais usage fréquemment. Il y a une ironie proprement féminine, qui est assez rare, c'est vrai, dans le domaine français ou francophone. C'est une forme de subversion, qui passe parfois un peu inaperçue mais qui me réjouit davantage que les clameurs. On peut traiter son agresseur par l'ironie. C'est ce que j'ai fait dans *La Mémoire de l'air*. Évidemment, pour cela, il faut laisser passer du temps, prendre du recul, arrêter de se précipiter sur la première émotion venue pour en faire du texte.

Quelle est l'importance des rêves dans vos livres ? Leur omniprésence, leur fréquente apparition s'accordent parfaitement à votre style souvent descriptif, imagé, même pictural. Les rêves sont-ils aussi comme une autre lisière ? D'un côté le monde visible, de l'autre les mondes invisibles ?

Le visible et l'invisible s'interpénètrent sans cesse. J'ai

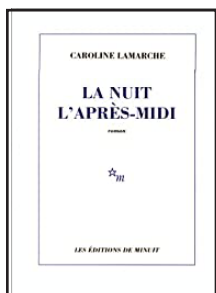


INTERVIEW - C. LAMARCHE



consigné mes rêves pendant vingt ans avant de me mettre à écrire, à publier. « Tant qu'on rêve, on est vivant. » J'ai écrit cela dans *Le Rêve de la secrétaire*, une très brève nouvelle parue à l'Esperluète. Je suis la secrétaire de mes rêves : voilà une définition de l'écrivain qui me semble amusante et modeste. Du reste j'ai été secrétaire, j'ai appris la dactylo, l'art de constituer des dossiers, d'écrire de belles lettres aimables et laconiques, et, pour mon métier d'écrivain, cela m'a servi autant, sinon plus que mes études de Romanes où je ne me souviens pas qu'on m'ait donné un seul texte à écrire en quatre ans.

Certains de vos livres ont pu choquer par la franchise sans tabou avec laquelle vous abordez certaines pratiques



sexuelles. Le thème de l'amour impossible et déchirant reviendra-t-il dans votre œuvre ?

Je ne crois pas. L'amour impossible et déchirant m'ennuie, désormais. Je suis devenue une personne heureuse et simple. Il est temps. Cela ne me rend pas plus accessible. Au contraire, j'ai plutôt envie d'avoir la

paix, de préserver mon indépendance. On peut parfaitement faire de beaux livres sans se compliquer la vie. C'est déjà assez compliqué de survivre comme auteur...

Y a-t-il des genres littéraires que vous n'avez pas encore abordés et qui pourraient vous séduire dans le futur comme la biographie ou le reportage-témoignage ?

Ni l'un ni l'autre, je crois. Mais le récit documentaire, par contre, oui, pourquoi pas. J'aime beaucoup travailler au départ d'archives, de documents, plonger dans de vieilles

correspondances, lire des essais historiques – Arlette Farge, David Van Reybrouck, ou des fictions historiques : Sebald, Javier Cercas... Pour le reste, il me semble qu'entre le poème, la nouvelle, le roman, la chronique, la pièce radiophonique, le livre-jeunesse et l'écrit d'art, j'ai déjà assez de genres littéraires au feu...

Nous savons que vous êtes une lectrice attentive et passionnée. Quel a été votre dernier coup de cœur ?

La Végétarienne de Han Kang, née en Corée du Sud en 1970. Une fiction troublante sur l'impossibilité de manger de la viande. Peut-être cela a-t-il moins à voir avec les scènes d'abattage à la chaîne qu'avec des visages. Les bêtes aussi ont un visage. Je parle aux vaches, aux moutons, quand j'en rencontre. Ces êtres-là m'écoutent et me scrutent d'un air prodigieusement intéressé. Et sans me filmer avec leur smartphone.

S'il vous faut un « classique » : *La Montagne magique*, de Thomas Mann, que j'ai enfin réussi, grâce au confinement, à lire « vraiment ». C'est prodigieux. Et non sans rapport avec ce que nous vivons : une maladie mystérieuse, une société de confinés qui passent leur temps à s'observer, et la fin d'un monde. Mais c'est plus fort et plus poétique que ce que nous vivons : si les médecins sont obsédés par la maladie, ils ont un humour étonnant et les gens, eux, ont des conversations passionnantes et beaucoup de fantaisie. Et la neige, le froid, le gel, tout ce que nous avons perdu à jamais, rend le décor aussi somptueux que mystérieux.

Overijse – Bruxelles, fin août 2020

Le roman La Végétarienne de Han Kang a reçu le Man Booker Prize International 2016, il est paru dans Le Livre de poche.

Rappelons que Carnets d'une soumise de province de Caroline Lamarche est toujours accessible en collection Folio (n° 4223), et Le Jour du chien dans la collection Espace Nord avec une postface de Daniel Arnaud.

Une nouvelle traduction de La Montagne magique de Thomas Mann par Claire de Oliveira est parue en 2019 (Le Livre de poche).

Interview de Martine Rouhart par Colette Frère

à propos de:

***Les Fantômes de Théodore*, roman, Esneux,
éd. Murmure des Soirs, 2020.**

Colette Frère: Peux-tu nous raconter l'histoire en deux mots ?

Martine Rouhart: L'histoire s'ouvre sur une disparition. Charlie, la fille de Théodore, est très proche de son père. Elle vient lui rendre visite tous les week-ends mais un dimanche, elle trouve porte close, sans explication. D'abord, c'est l'angoisse qui prend le dessus chez elle, mais elle va vite se convaincre que rien de réellement grave ne lui est arrivé. Peu à peu, elle va mener une véritable enquête, partir à la recherche – dans tous les sens du terme – de ce père qu'elle croyait si bien connaître...

CF: Pourquoi avoir intitulé ce roman *Les fantômes de Théodore* ?

MR: Ceux qui ont lu mon roman précédent, *La solitude des étoiles* (paru en 2017 aux éditions Murmure des Soirs), se souviendront de Théodore. Un personnage au passé lourd, douloureux, un homme... attachant et complexe. Dans *Les fantômes de Théodore*, on le retrouve vingt ans plus tard, marié (devenu veuf), avec deux enfants qui sont de jeunes adultes au moment où se situe le roman. Théodore traîne le poids de son

passé sur le dos. Il n'a parlé à personne, surtout pas à ses enfants, de son ancienne vie de sans-abri, du meurtre de son père, de la mort de sa sœur, de tous ces fantômes qui le rendent absent au monde, conditionnent une grande partie de sa vie et sa relation aux autres.

CF: Théodore, le personnage principal, le Père, cache ce qui, au fond, est le sens même de sa vie. As-tu voulu aborder le thème du non-dit au cœur de la famille ? Chaque membre d'une famille a-t-il droit à sa part secrète ? L'incommunicabilité est-elle intimement liée à la structure familiale ?

MR: Il y a là beaucoup de questions en une seule... Les non-dits, la charge du passé et des pensées enfouies, l'incommunicabilité, c'est ça le sujet du roman. Il est clair que l'on ne doit pas tout dire. Bien entendu, il faut être sincère avec soi-même et aimer la vérité plus que soi mais, avec les autres, pas à n'importe quel prix. La sincérité n'est pas si vaniteuse qu'elle devrait toujours l'emporter ; il faut peut-être parfois se contenter du moindre mal, choisir la bienveillance et la douceur... D'un autre côté, chacun garde au fond de lui une part secrète, ce qu'il a de plus intime ; c'est bien ainsi, c'est une forme de liberté. Même entre proches, chacun a sa propre perception et l'on ne sait en fin de compte pas grand-chose l'un de l'autre (qu'en est-il de nos vrais désirs, des aspirations, des regrets, des rêves secrets... ?) En revanche, les non-dits qui encombrant, enferment la personne et dressent une barrière avec l'entourage sont source d'incompréhension et d'incommunicabilité, que ce soit entre amis, ou au sein d'une famille comme ici. C'est parce que Paul, le fils de Théodore, ignore tout du passé de son père qu'il ne le comprend guère et que leur relation est tellement ardue, conflictuelle, pleine d'attentes et de rancœurs cachées.

CF: La part d'ombre de Théodore, mais aussi sa part de lumière, surgissent à l'occasion d'une rencontre, celle qu'il fait avec un migrant. Souhaitais-tu parler du thème de la migration, avec ses drames et ses secrets ?

MR: Le livre est aussi un roman sur les échanges avec l'autre, les hasards qui n'en sont pas vraiment, sur ce tout qui transforme nos vies. Lors de chaque rencontre, à chaque épreuve, ne renaît-on pas toujours... un peu plus vrai ? J'ai voulu en même temps faire écho aux drames intolérables de notre société, malheureusement de plus en plus actuels. Les sans-abris, tous les « laissés pour compte de la vie », et en particulier les migrants. Je voulais aborder ici le côté humain de ce grave problème complexe et comportant de nombreuses ramifications, sans prétendre à une analyse ou à un jugement quelconque.

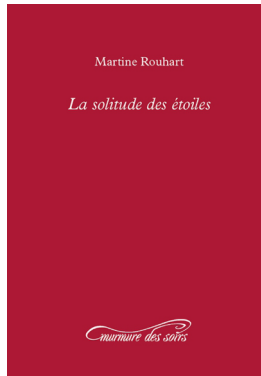
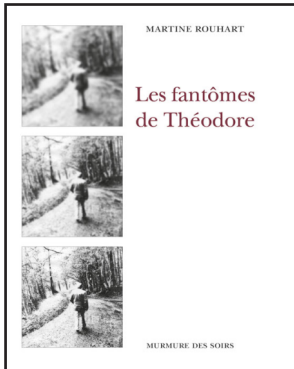
CF: Théodore, le personnage central, est celui que nous avons déjà découvert dans *La solitude des étoiles*. Vas-tu encore le suivre ?

MR: On ne sait pas toujours à l'avance... Dans ce précédent roman que tu évoques, Théodore était au départ un personnage secondaire qui ne devait que frapper à la porte et passer son chemin. Sans que je puisse (presque) rien contrôler, il m'avait prise par la main, s'était imposé et avait fini par prendre tant de place que je n'ai eu d'autre choix que d'en faire le héros principal du roman suivant, *Les fantômes de Théodore* ! Ceci dit, à la fin du livre, il s'est révélé à lui-même, comme aux autres. Je pense que je vais maintenant lui laisser vivre sa vie, sans plus m'en mêler...

INTERVIEW - M. ROUHART

CF: Ton ouvrage tient autant de la poésie que du roman, mais aussi de la peinture, par ses descriptions. Tous les aspects de ton activité littéraire et artistique semblent ici réunis... Est-ce un effet recherché ?

MR: Non, recherché, sûrement pas... La poésie est tellement devenue mon carburant quotidien qu'elle ne pourrait pas être absente de l'écriture en prose. Il y a vraiment un fil rouge entre roman et poésie, les deux s'interpénètrent, interagissent. Mais bien sûr, l'écriture n'est pas la même, c'est un tout autre exercice. Et je peins comme j'écris, avec du bleu, quelques tonalités de gris, des élans et des retenues, et en y laissant beaucoup de moi...



Interview d'Arnaud Delcorte par Philippe Leuckx

à propos de:

***Tjukurrpa*, poésie, Louvain-la-Neuve, éd.
Éranthis, 2019.**

*Le titre exprime à la fois un exotisme et une étrangeté.
Peux-tu t'en expliquer ?*

Je peux essayer. Comme l'a bien relevé Daniel Laroche dans *Le Carnet et les Instants*, « Tjukurrpa » est un mot de la langue anangu qui nous vient des aborigènes d'Australie. D'où un exotisme et une étrangeté, un mot aux sonorités éloignées de la langue française et pas immédiatement identifiable. Dans la cosmogonie ou la mythologie aborigène, Tjukurrpa est cette ère métaphysique précédant la création de la Terre, qui continue d'exister derrière les apparences, une sorte de monde parallèle ou un plan spirituel en partie caché mais qui interagit avec notre univers visible... Un espace-temps imaginaire. Et si à l'inverse c'était cela, la réalité, tapie derrière les brillances du monde ? Il y avait pour moi cette idée intéressante de mystère et, peut-être d'une réalité ultime dissimulée/dévoilée par les mots. « Tjukurrpa » est souvent traduit par « Temps du rêve » ; en matière de poésie cela ramène inévitablement au surréalisme. C'est peut-être le plus surréaliste de mes livres car il y avait dès le début un effort volontaire de laisser les mots, les fragments de phrases me traverser avec le moins d'intervention consciente possible.

*Comme tes dix livres précédents, il y a ici science du désir,
et volonté de faire du poème des aveux, de sensualité, de*

sexualité.

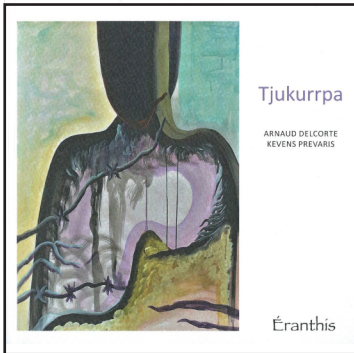
Je suppose que le désir s'imisce presque toujours dans mes livres, que je le veuille ou non. Il est un des moteurs de ma poésie. Science du désir, j'avoue ne pas savoir ce que c'est ; pour moi le désir reste un mystère et je ne souhaite pas le déflorer, juste l'effleurer ou le contempler, avec humilité, aussi l'exposer, au mépris de la décence. À l'origine de *Tjukurpa*, il y a une personne qui m'est proche, un jeune poète. Cette personne m'avait offert un carnet d'écriture de cent pages. Avec l'idée de lui en faire cadeau en retour à l'occasion de son anniversaire, j'ai décidé de remplir le carnet d'une traite, sans me reprendre ou corriger. Le recueil a été essentiellement écrit sur deux week-ends, au total une dizaine de jours. Cette personne et moi étions amants, donc le désir et la sensualité y ont naturellement pris leur place. Dans un second temps est venue la peinture de Kevens Prévaris, avec qui j'étais ami et dont je connaissais le travail depuis quelques années. Peu après avoir terminé le carnet et l'avoir donné à son destinataire, l'évidence des correspondances avec une série de peintures de Kevens m'a sauté aux yeux. Surréalisme, couleurs, mélange de formes et de genres, chair, sensualité et désir, tout ça suinte de ses peintures comme perle la sueur des esprits Loas sur les corps en transevaudou. Cette évidence fut sans doute d'autant plus forte que le peintre et le destinataire du recueil sont tous deux haïtiens.

J'aime ton écriture, peu abondante, resserrée sur l'essentiel. Tu écris par fragments, petites touches, éclats : est-ce voulu ?

Merci. C'est évidemment vrai pour les poèmes courts. Ceux-là me viennent souvent en voyage, lorsque j'écris surtout dans des petits carnets, souvent des petits textes sur le vif, des croquis de mots en quelque sorte, ou des reflets de mes

INTERVIEW - A. DELCORTE

réflexions ou états d'esprit. Les textes plus longs qu'on trouve dans d'autres recueils suivent un autre processus. Pour *Tjukurrpa*, comme pour *Méridiennes* et *Ô d'ailleurs*, le format a été en partie dicté par le support, pages d'un carnet où j'écris de manière très aérée, parfois juste une ligne ou deux. J'aime que le poème soit contenu sur une page. Je dois dire aussi que dans mon panthéon de poésie, à côté de Rimbaud, Césaire,



Akhmatova, Whitman ou Ginsberg, il y a les haïkus de poètes comme Issa et Bashô, et les quatrains de Rûmî. La forme courte peut au mieux approcher l'énigme, l'aphorisme, voire l'illumination spirituelle. L'économie des mots convie la pureté de la pensée, la légèreté aussi. J'aime cette phrase de Marcel Havrenne, un hennuyer, comme moi : « Là où l'oiseau s'est posé, il y aura bien assez de

place pour une pensée ».

J'y vois comme une métaphore de l'expérience sexuelle ?

Mmh... N'est ce pas aller un peu loin ? Et pourtant c'est peut-être parfois le cas. Mais pas en général.

Il y a une quête du savoir par l'écriture poétique : tu le declares à plusieurs reprises. Qu'entends-tu par là ?

Comme tu sais je suis scientifique, de ce fait je suis entraîné à penser logiquement, à déduire des effets à partir d'un faisceau de causes, des interprétations à partir d'observations, à remettre en question, etc. C'est la méthode scientifique et cela donne accès à une forme de compréhension, de savoir. Pourtant, même en science, les idées nouvelles et les traits de génie proviennent le plus souvent de mécanismes de pensée irrationnels, voire d'accidents, parce que nécessitant plus qu'une pensée logique,

une rupture – que celle-ci provienne d'une intuition, d'une association irrationnelle ou d'une circonstance extérieure. La rationalisation et la méthode scientifique sont essentielles, mais pas nécessairement premières. Einstein disait : « Inventer, c'est penser à côté. » Je crois que les voies de la connaissance sont multiples et rarement linéaires. La poésie, par des associations et des jeux de langue induits ou inconscients, est capable de faire surgir des pensées et des idées nouvelles. Elle donne accès à une forme de savoir, même si le mécanisme résiste à l'analyse rationnelle. Et comme j'ai écrit dans un autre livre : « Entre le créateur et sa créature, il n'y a qu'une lettre déplacée. » D'où l'espoir d'en apprendre un peu plus sur soi-même, au passage.

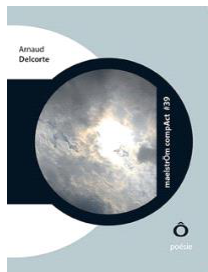
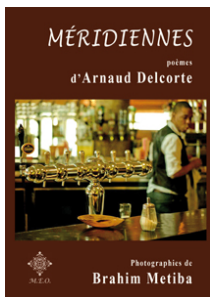
La beauté des corps, des paysages, des lumières, du toucher : tout cela traverse ton œuvre. C'est pour cette raison que tu as choisi les œuvres d'un Prévaris, très colorées ?

Oui ! Pour cela et pour les raisons que j'ai déjà évoquées plus haut. J'ai eu l'occasion de collaborer avec un peintre pour un recueil antérieur au titre également étrange *Quantum Jah* ; le travail d'écriture était très différent, comme l'était celui du peintre. Plus tourmenté, violent, animal, une énergie certainement sexuelle mais aussi un cri de souffrance et d'avertissement dans un monde à la dérive. Nettement plus sombre. Chez Kevens Prévaris, l'énergie est là, un certain chaos parfois, mais aussi une joie et même une jubilation, un jeu. Kevens joue avec les couleurs, les formes et les codes. Il se joue d'eux aussi parfois, naviguant entre la tradition picturale haïtienne et la contemporanéité occidentale, entre abstraction et figuration, et on sent qu'il en jouit. Il y a un côté très ludique aussi dans les poèmes de ce livre. Et mon jeu implique aussi le toucher, le sexe, la musique, la couleur.

INTERVIEW - A. DELCORTE

Où se situe ce livre par rapport à *Méridiennes* ou *Ô* ?

À l'ouest ! Beaucoup plus à l'ouest. Blague à part, il n'y a pas nécessairement une linéarité ou une séquentialité entre mes recueils et, chronologiquement, entre ceux dont tu parles et *Tjukurrpa*, il y a eu *Stroboscope*, *Quantum Jah*, etc. C'est sans doute bateau mais ma motivation est d'essayer des choses nouvelles, de changer à chaque recueil, stylistiquement, thématiquement ou les deux. Même si, comme tu l'as relevé il y a aussi des constantes dans les thèmes. Par exemple j'ai utilisé beaucoup de tercets dans *Méridiennes* et *Ô*, une forme que j'adore et qui rapproche évidemment du haïku, puis j'ai joué avec les distiques dans *Stroboscope* et enfin les quatrains dans *Aimants*. J'ai parlé plus haut de certains points communs avec ces recueils que tu évoques. *Tjukurrpa* est un autre univers, à mon avis plus décalé, plus ouvert, hétéroclite dans ses références et peut-être plus enfantin dans l'esprit. Quoique l'enfant n'oublie jamais complètement l'adulte, malheureusement. Il y a bien sûr des choses graves, mais en relisant certains vers, accouinés par pure fantaisie de ma part, je retrouve une certaine jubilation. On dirait qu'ils rient ! Et les couleurs de Prévaris rient en écho. Dans *Tjukurrpa* il y a à la fois cette liberté assumée dans l'écriture et, chose totalement absente de mes recueils antérieurs, la contrainte de l'écriture séquentielle sans reprise sur cent pages, donc d'une chronologie fixée et qui reflète le temps de l'écriture. Peut-être ce temps de l'écriture est-il le véritable « Temps du rêve », pour le poète ?



Interview de Jean Jauniaux par Sylvie Godefroid

à propos de:

**Belgiques, essai, Héவில்lers, Ker éditions, col.
Belgique, 2019**

et de:

**L'ivresse des livres, Nouvelles, Paris, éd.
Zellige, 2020.**

Un tour de Belgique en treize nouvelles ?

Il est des rencontres qui ne sont pas définissables par le verbe. Des moments qui déroutent, des pensées qui encombrent. Il est des hommes qu'on n'enferme pas aisément dans un tiroir aux étiquettes. Indéniablement, Jean Jauniaux fait partie de ces hommes-là. Auteur, journaliste, rédacteur en chef de la revue *Marginales* (2009-2020, sous la direction du regretté Jacques De Decker), militant en faveur des libertés d'expression (il est aujourd'hui président honoraire de PEN Club Belgique), il se fait appeler tantôt Jean tantôt Edmond. L'homme amuse, interpelle, étonne. L'auteur bouscule, dérange, agace et séduit. Le journaliste, quant à lui, brouille les pistes, sous l'autre visage d'Edmond Morrel. Né quatre ans avant l'Expo 58, quelque part dans le Hainaut, l'auteur travaille à Bruxelles et s'est amouraché de la ville flamande de Saint-Idesbald, à la lisière de la France.

Qui est Jean Jauniaux ? Comment articule-t-il sa vision du monde à celle des lettres belges ? Faisons ensemble le tour de

la question.

Comment présenter Jean Jauniaux à ceux qui viendraient à le découvrir ? Pour le secteur des lettres, tu es tour à tour auteur, journaliste, rédacteur en chef et, selon tes propres mots, le gentil mythomane inoffensif de Belgique. Je suis curieuse d'en savoir plus.

Il m'a toujours été difficile, voire impossible, de me présenter. Suivant les situations, je mets en évidence telle ou telle activité, telle ou telle priorité au sein de celles-ci. La définition qui me conviendrait le mieux est celle de « raconteur » ou de « passeur d'histoires ». Ce terme peut réunir la plupart de mes activités littéraires tant en qualité d'auteur que de chroniqueur (je préfère ce mot à celui de journaliste). Le choix des mots pour m'autodésigner a toujours été difficile. Ainsi le mot « écrivain » me semble présomptueux. Comment m'attribuer cette qualification et prétendre ainsi la partager avec les figures de proue de la création et de la littérature ? J'ai eu la chance, dans une longue carrière dans le domaine du cinéma européen et du journalisme littéraire francophone, de rencontrer des personnalités « hors normes » et de leur demander de se raconter à mon micro lors d'interviews ou de rencontres littéraires. Quelle leçon d'humilité que de se trouver face à la modestie intransigeante de Svetlana Alexievitch ou de Le Clézio ! À l'échelle de la Belgique, – et je citerai délibérément des écrivains décédés, – comment ne pas relativiser sa propre œuvre lorsqu'elle est placée en regard de celles de Philippe Jones ou de Jacques De Decker, pour évoquer deux personnalités dont je me suis toujours senti proche. À ce jour, je retiendrai la formulation « passeur d'histoires ». Elle peut s'adapter à de nombreuses situations dans lesquelles je me trouve : auteur, en particulier de

nouvelles, lecteur passionné, animateur de rencontres (qu'elles soient publiques ou enregistrées pour la radio), chroniqueur culturel (plusieurs auteurs m'ont fait remarquer l'originalité de ma manière de parler de leurs livres ou d'écrire à leurs propos). Ce terme dans sa polysémie me permet aussi d'y inscrire les engagements dans le cadre de PEN International en faveur du droit à la liberté d'expression mais aussi pour promouvoir la littérature de fiction comme instrument de compréhension du monde. Ces deux thématiques se retrouvent d'ailleurs dans mon dernier recueil de nouvelles, *L'ivresse des livres*, qui, à travers des récits de fiction, célèbre ce que la lecture nous offre, mais aussi met en garde contre les menaces qui pèsent sur elle. *L'ivresse des livres*, publié aux Editions Zellige à Paris, réunit douze nouvelles autour du thème du livre et de la lecture. Comme dans la plupart de mes livres, j'aime à mêler réalité et imaginaire et à plonger mes personnages dans des lieux, des époques et des situations



confondant le réel et le fictif. On y retrouve aussi ce mélange de gravité et d'ironie douce qui est devenu une sorte de marque de fabrique comme l'écrivait JMG Le Clézio à propos de mon premier recueil. À titre d'exemple, dans *L'ivresse des livres*, le lecteur partagera le dernier jour d'activité d'une librairie dont l'officine va bientôt être la proie des bulldozers dans un parc d'attractions où l'on pouvait encore visiter, en 2050, les vestiges de la vie sociale d'avant les « réseaux » virtuels. Cette histoire résonne avec une étrange actualité en ces temps de confinement.

Belgique ne se décline jamais au pluriel. Quelle est donc l'histoire de ce « s » qui prend tout son sens ? Quelque chose me dit qu'il en prend même treize...

INTERVIEW - J. JAUNIAUX

Le recueil *Belgiques* s'inscrit dans une collection éponyme dont le principe est inspiré de la revue *Marginales*, tel que l'avait imaginé Jacques De Decker : différents écrivains sont invités à évoquer par le biais de fictions courtes la réalité belge en l'occurrence (le champ d'investigation de *Marginales* est beaucoup plus vaste) – d'un pays qui offre, il est vrai, mille façons d'en dire la complexité. Pour ma part, j'ai choisi d'évoquer des événements, dates, personnalités en treize nouvelles qui pour certaines s'inspirent d'épisodes de ma vie personnelle (ainsi, l'Expo 58, racontée à travers le décès de ma mère survenu le jour de l'inauguration...) ou de personnages réels que j'ai croisés (Théo Fleischman qui a créé l'INR, l'ancêtre de la RTB, Armand Bachelier, journaliste appartenant à la mythologie de la radio...) ou que je mêle à des personnages imaginaires (Jean Jadot, personnage historique, envoyé en Chine par Léopold II pour y construire une ligne de chemin de fer reliant Beijing et Hankou en 1902, devient le prétendu ancêtre d'un personnage fictif, Edmond Morrel, qui fit croire à ses amis qu'il a visité la Chine...). Ces nouvelles sont aussi l'occasion pour moi d'évoquer la mémoire de personnalités tombées dans l'oubli, comme Jacques Cogniaux à qui on doit une série remarquable d'émissions de télévision racontant la révolution belge...pour célébrer, en 1980, le cent cinquantième anniversaire de celle-ci. Je ne sais toujours pas, aujourd'hui, si des archives de ces cinq soirées de télévision en prime time ont été conservées.



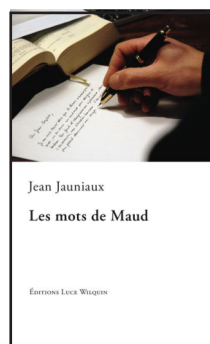
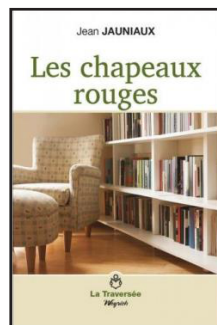
Si le fond questionne, amuse et intrigue, la forme ne surprend pas. L'écriture de nouvelles est un domaine dans lequel tu aimes te promener. Ce genre littéraire a-t-il ta préférence sur les autres ?

La nouvelle est un genre littéraire à part entière. Dans le monde de l'édition en langue française, il semble être déprécié

contrairement à ce que l'on observe dans les grandes littératures contemporaines (anglaise, japonaise, russe, espagnole, indienne...) ou même dans l'histoire de la littérature (relisons les nouvelles de Maupassant, Tchekhov, London pour nous en convaincre...). À l'époque où mes responsabilités professionnelles me laissaient peu de temps pour l'écriture, le format court s'est imposé à moi. Mais j'ai bien vite découvert combien il me correspondait. J'ai publié deux romans à ce jour, en plus des recueils de nouvelles. Je me rends compte qu'ils ont naturellement adopté une forme brève : *Les chapeaux rouges* (Éditions Weyrich) et *Les mots de Maud* (Éditions Luce Wilquin) comptent l'un et l'autre une centaine de pages. Mais la nouvelle ne se caractérise pas seulement par la brièveté. Elle permet d'explorer en profondeur un temps et un espace narratifs concentrés, intensifiés, ce qui, me semble-t-il, permet d'approfondir les caractères des personnages mais aussi, de donner au lecteur un horizon dans lequel il peut prolonger l'histoire dont il a lu un fragment. Il n'est pas insignifiant de constater à cet égard qu'un grand nombre de nouvelles, courtes, ont inspiré des films de long métrage.

Tu offres à travers les pages de Belgique une vision personnelle qui oscille entre fiction et éléments biographiques. Qui du vrai ou du faux domine l'écriture et invite à la danse des mots ?

J'ai toujours entremêlé des éléments réels, puisés dans mon vécu, et des inventions. D'un côté, une certaine gravité prévaut que je tempère par la fantaisie plus souriante de



l'invention romanesque. L'idéal est que les deux sources d'inspiration produisent un récit plausible. Ainsi, au fil des nouvelles dont souvent le narrateur s'exprime à la première personne, les lecteurs peuvent penser que celui-ci et l'auteur sont une même personne. Cette confusion indique que la nouvelle est réussie !

Comment vois-tu notre pays au sortir de la crise sanitaire en cours ? Quel est l'avenir de Belgique ? Et l'avenir de la Belgique ?

Je ne dispose pas des instruments me permettant de mesurer l'ampleur de la crise, ou d'évaluer la pertinence des moyens mis en œuvre depuis des mois pour y répondre. J'observe sur les réseaux sociaux de nombreux commentaires critiques à propos de la gestion de l'épidémie, de la défaillance des politiques, de l'envahissement des expertises. Je ne suis pas compétent pour formuler un avis autorisé sur une épidémie qui nous a tous littéralement terrassés. Tout ce que je peux faire, à mon niveau, et je le fais en partie dans *L'ivresse des livres* de façon prémonitoire, c'est plaider pour que cette crise sanitaire nous aide à définir ce qui est essentiel. Dans le domaine qui nous occupe, l'accès au livre et à la littérature en fait partie. Ce sont des instruments de compréhension empathique des épreuves que nous traversons. Il faudra aussi, et les livres peuvent nous y aider, prendre garde à ne pas oublier ce dont nous avons été les témoins depuis que la pandémie s'est déployée. Ainsi, gardons précieusement en mémoire toutes les résolutions que nous avons exprimées et entendues concernant l'importance de valoriser tout ce qui s'inscrit dans la notion de service public, que ce soit dans l'éducation, la sécurité sociale, les soins de santé, le développement durable, la lutte contre la pauvreté... La

pandémie a projeté sur la société une lumière glaçante qui devrait, c'est un vœu, nous inviter, en particulier les écrivains, à ne jamais cesser d'en dénoncer les fractures.

Comment l'auteur que tu es a-t-il appréhendé ces deux confinements et comment voit-il l'avenir du livre et des auteurs?

Je voudrais répondre à cette question par l'évocation des actions menées dans le cadre de PEN International. D'une certaine manière on trouve dans les combats pour le droit à la liberté d'expression pour les écrivains du monde entier, et dans l'histoire de cette organisation internationale qui va bientôt célébrer son centenaire, les angoisses et les défis que le confinement nous a imposés à tous. Je songe ici aux écrivains jetés dans les geôles des régimes totalitaires, privés de moyens de subsistance, censurés, menacés, violentés. Le confinement dans lequel nous avons tous été plongés, nous permet peut-être de nous rendre mieux compte de ce que celles-là et ceux-là subissent, de façon cyniquement organisée, délibérée. Le confinement pourrait être l'occasion de nous interroger sur nos engagements à leur égard, et de mettre tout en œuvre pour que, une fois la pandémie passée, nous n'oublions pas de soutenir leur combat pour cette liberté dont nous expérimentons, nous aussi, à une échelle moindre il est vrai, la terrible réalité d'en être privé.

Novembre 2020

Interview de Renaud Denuit par Michel Joiret

à propos de l'édition de
**Marie-Claire d'Orbaix, *Oeuvres poétiques
complètes (1948-1990)*.**

Marie-Claire d'Orbaix au cœur de son temps.

Michel Joiret: À la fois discrète et présente, Marie-Claire d'Orbaix a toujours cherché à faire connaître les figures les plus significatives de son environnement littéraire. Peux-tu confirmer cette position ?

Renaud Denuit: Je peux la confirmer, tout en estimant que Marie-Claire d'Orbaix n'était pas habitée par cet objectif au départ, mais qu'elle a été amenée à organiser des événements valorisant des écrivains et ne s'est pas dérobée devant ce genre de défi : je songe aux dîners du Journal des Poètes et à la Tribune Poétique de ce journal qu'elle a reprise dans les locaux du Théâtre-Poème. D'autre part, les circonstances de la vie lui ont permis de rencontrer beaucoup d'écrivains – surtout des poètes – en Belgique et en France. Lorsqu'elle était sous le charme d'une œuvre et de son auteur(e), elle ne ménageait pas ses efforts de promotion : Hélène Du Bois et Angèle Vannier constituent de bons exemples. Enfin, elle a encouragé beaucoup de poètes débutants et certains sont devenus des «figures significatives».

M.J.: La disparition de la poétesse, le 1er décembre 1990,

fut génératrice d'un manque (voire d'un abandon) pour tous ceux qui l'ont connue. Georges Sion exprime son émotion dans *Le Soir* (3 décembre 1990) : « *Sans chercher une nouveauté technique à tout prix, elle a trouvé sa voie: celle d'une femme qui connaît l'amour, puis qui perd le compagnon de sa vie; celle d'une mère qui connaît la perte d'un enfant, puis le bonheur d'en avoir d'autres. Celle, enfin, d'une femme qui regarde l'existence, l'exprime et l'aime avec une merveilleuse et féconde sérénité.* » De fait, le décès de Marie-Claire a provoqué dans le monde de la poésie un étonnant mélange de frustration et d'incrédulité. Une telle réaction est-elle explicable?

R.D.: Il est difficile pour moi de répondre à cette question ; il faudrait faire un sondage auprès de ses amis encore vivants, qui sont assez nombreux. Ma mère n'a été malade que durant six mois, ce qui est peu pour ce qu'on appelle d'ordinaire« une longue et pénible maladie ». Mais auparavant, elle avait

été présente un peu partout, sans se plaindre. D'où cette surprise : « Elle a été vite partie ! » Les réseaux qu'elle fréquentait ont perdu un peu de leurs qualités humaines, car elle était appréciée comme une personne de cœur : le contact corroborait l'œuvre.

M.J.: La superbe réédition de l'*Œuvre poétique complète de Marie-Claire d'Orbaix (1948-1990)* a déjà suscité nombre de réactions intéressantes (découverte, admiration, étonnement, résurgence du souvenir...). Entre « Je ne savais pas » et « J'avais oublié»... comment réagis-tu par rapport aux sensibilités qui s'éveillent et celles qui demeurent ?

R.D.: Je suis très heureux des premières réactions à la



publication de l'œuvre poétique complète, d'autant que c'était un pari un peu fou ! Certaines personnes démontrent leur curiosité intellectuelle face à cette poésie qu'elles ne connaissaient pas, d'autres se souviennent, après avoir oublié ou laissé de côté. Un écrivain, qui n'était pas un de ses proches, m'a écrit récemment : « Comment oublier Marie-Claire d'Orbaix ? Elle reste si présente !... » Il en est qui foncent vers ce gros livre pour renouer avec une vieille amie, ou avec une période intense de leur propre vie. L'on peut aussi éprouver une surprise à pouvoir simplement accéder à l'intégrale d'une œuvre.

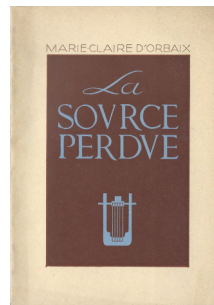
M.J.: Comment peut-on réaliser la synthèse entre la présentation d'un document patrimonial de première importance et la posture d'un fils aimant et fidèle ?

R.D.: J'ai atteint un âge où j'espère accomplir ce qui éthiquement s'impose vis-à-vis de mes ascendants, d'autant que j'ignore le temps qui me reste. En Belgique francophone, les publications d'œuvres complètes de nos auteurs sont rarissimes. On a l'impression qu'il faut attendre «le grand soir» d'une sortie dans la Bibliothèque de La Pléiade, donc le signal de Paris, le jugement de Gallimard. Or il est techniquement possible en Belgique de produire en un seul volume l'intégralité des œuvres de chacun de nos meilleurs auteurs. Qui ose se lancer ? Impossible de citer des noms : c'est presque de l'autocensure, ou le choix d'un confinement perpétuel. Ma sœur et moi avons voulu démontrer que c'était faisable et que, de surcroît, un tel ouvrage pouvait être mis en vente à un prix démocratique. Mon vœu est d'inspirer d'autres initiatives semblables.

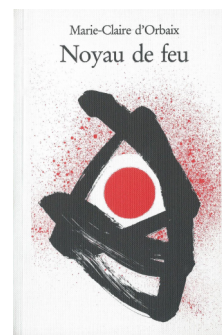
M.J.: Dans son hommage (Le Soir), Georges Sion

INTERVIEW - R. DENUIT

soulignait : « *Elle était avant tout poète. Non pas prodigue, mais généreuse: elle a publié sept recueils. On dirait qu'entre La Source perdue, qui date de 1948, et Noyau de feu, qui date de 1987, la poésie a été sa manière de baliser sa vie et d'en exprimer l'essence. Fille du poète Désiré-Joseph d'Orbaix (dont elle gardera le pseudonyme), elle a sûrement voulu continuer ce qui était un peu son héritage, mais elle a très vite acquis son autonomie créatrice.* » Je retiens : la générosité, la poésie, baliser sa vie... l'essence... autonomie créatrice ; ce sont des mots qui rejoignent ta propre appréciation de la femme et de l'œuvre ?



R.D.: Je n'éprouve aucune difficulté à partager ce qu'écrivait Sion. Ma mère n'a pas publié frénétiquement, mais chacun de ses livres correspondait à une étape de sa vie ; autrement dit, la poésie était au rendez-vous pour dire la vérité d'un moment de vie. Quant à son père, il lui avait certainement transmis le goût profond de la littérature, mais Marie-Claire d'Orbaix s'est mise assez vite à écrire différemment de lui. C'était une personne très libre, indépendante d'esprit et de plume. La mort prématurée de mon grand-père a sonné comme un signal du devoir d'écrire et de combler ainsi le vide laissé, mais cette mort ouvrait aussi à l'autonomie spirituelle et créatrice, à la pleine possession de soi-même.



M.J.: Marie-Claire d'Orbaix a participé au rayonnement de la poésie féminine de son temps. Il se trouve que le compagnonnage d'Andrée Sodenkamp, Anne-Marie Kegels, Lucienne Desnoues, Jeannine Moulin, Marie-Thérèse Bodart a pu conforter son amour de l'écriture. Mais l'élégante et discrète autrice de *Maison vide* a-t-elle suffisamment cherché à promouvoir sa propre création ?

R.D.: Quoique très différentes, toutes ces dames étaient sûrement fières de la montée en puissance des femmes dans notre champ littéraire à partir des années 1950. Elles se sont entraïdées, et sans doute aussi évaluées, jaugées. J'ai eu la chance de les connaître ; sans flatterie, je les tiens pour des figures remarquables de notre histoire littéraire. Ma mère n'était pas dans l'autopromotion permanente, simplement elle accompagnait ses livres lorsqu'ils venaient au jour. Il est possible que certains intellectuels ne lui accordèrent pas leur considération – d'où son absence de certaines anthologies ou études critiques. Comme Cécile Sauvage et Marie Noël, qu'elle admirait, ma mère était plus instinctive que cérébrale ; si ce n'avait pas été le cas, son œuvre eût été manquée, sans doute. En remettant ensemble tous ses poèmes, j'imagine que leur unité profonde aura un effet d'évidence esthétique interpellant.

M.J.: Féminité-nature-vie-mort : un quadrilatère qui est loin d'être exhaustif mais qui reprend nombre de textes significatifs... Comment compléterais-tu cette figure ?

R.D.: Si tu veux produire un pentagone, j'ajouterais le mot «amour».

M.J.: À certains égards « poète de la transparence », Marie-Claire d'Orbaix a sans doute rejoint Auguste Marin, Armand Bernier et Odilon-Jean Périer dans la démarche... Mais pas seulement. Qu'en penses-tu ?

R.D.: Si la transparence signifie le passage de la lumière, effectivement les poèmes de Marie-Claire d'Orbaix n'ont rien d'obscur ou d'hermétique. Leur accessibilité est une force. Si l'on entend « transparence » comme absence de secret, accès

à toutes les informations possibles, le compte n'y est pas et c'est très bien ainsi. Au demeurant, je laisse aux romanistes chevronnés le soin de situer ma mère, s'il y a lieu, dans une « école » ou une « mouvance » littéraire.

M.J.: Que reste-t-il des chroniques (et présentations) littéraires de Marie-Claire d'Orbaix ?

R.D.: Elles constituent une part importante de son œuvre en prose qui pourrait faire un jour l'objet d'une publication, mais à chaque jour suffit sa peine. Ma sœur et moi avons rassemblé et examiné les archives de Marie-Claire d'Orbaix, qui révèlent qu'elle a consacré énormément de temps à présenter des auteurs, notamment à l'A.E.B., dont elle fut administratrice. Il y a aussi ses conférences thématiques, ses carnets, ses contes, sa correspondance, etc. Que reste-t-il ? Beaucoup.

M.J.: Marie-Claire a quitté ce monde au milieu d'une passerelle et nous sommes nombreux à vouloir poursuivre le voyage en sa compagnie. Il me revient (en substance) une citation de Jean Rostand : « *Ceux qu'on n'a pas aimés assez de leur vivant, il faudra bien qu'après leur mort, on les aime un peu trop.* » Qu'en penses-tu ?

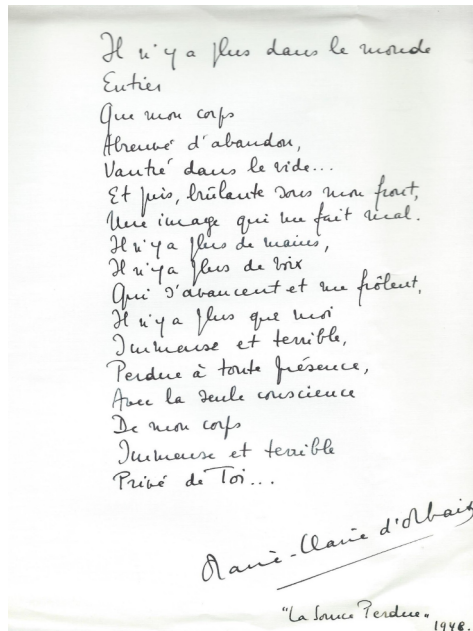
R.D.: Les humains ne sont jamais assez aimés, mais toute quantification en ce domaine est inappropriée, et le savant ne doit pas s'y avancer avec ses propres outils. La plupart, heureusement, laissent une trace individuelle, par exemple une progéniture, ou intégrée dans un travail collectif, par exemple une construction magnifique. La littérature est ce miracle qui, par le livre, rend visible la pérennité d'une personne, dont les émotions nous alimentent l'esprit. La littérature devient ainsi une indispensable compagne de vie, grâce à des individus

INTERVIEW - R. DENUIT

spécialement créatifs, dont les statuts de « vivants » ou « morts » s'avèrent indifférents. L'expression « le livre des morts » nous fait penser à l'Égypte antique, mais elle serait aujourd'hui plus exacte au pluriel. Tous les livres de nos auteurs vivants rejoindront un jour l'immensité des livres des morts. Dans ce monde d'accès difficile, chaque « republication » est une petite résurrection. Au demeurant, chaque livre lu témoigne d'une victoire personnelle sur la mort. Le livre ouvert, c'est le geste d'un vivant qui ramène un ancien vivant ou un futur mort. Or, singulièrement, le *Livre pour sortir au jour* était le vrai titre de celui des anciens Égyptiens sur le sujet, car il servait de code de la route *post mortem* vers la lumière. Les Égyptiens ne se doutaient pas que leur livre, loin de se réduire au sort des pharaons, serait exemplatif de celui des écrivains puissants. Augurons que, tout bien pesé, l'œuvre complète de la prénommée Claire réussira l'épreuve.



Marie-Claire d'Orbaix à Londres
(fin des années 70).
Photographie de Noëlle Lans.



Lectures

Éric Allard, *La maison des animaux*. Bruxelles: éd. Lamiroy, col. Opuscules #162, 2020.

Après *Animal Farm* d'Orwell, *La Maison des animaux* d'Éric Allard.

Un récit d'anticipation qui tire les ultimes conséquences de l'antispécisme sur un fond de politique politicienne bien de chez nous.

On retrouve dans cette nouvelle l'humour surréaliste teinté d'érotisme qui marque les meilleurs textes de l'auteur (songeons à *Penchants retors* ou aux *Corbeaux brûlés* – dans une veine certes plus poétique).

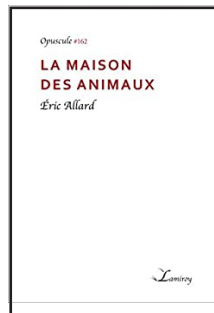
J'en veux pour exemple ce succulent incipit :

« J'occupais alors un meublé au premier étage d'un immeuble de la périphérie de la ville. Au-dessus de mon appartement résidait un cheval ; au dernier étage, un vieux lion, un des derniers de son espèce.

N'allez pas croire que l'immeuble n'abritait que des animaux sociabilisés car deux étages au-dessus du mien demeurait Noémie Dufosset.

Noémie n'était pas le genre de femme plantureuse qui, au premier abord, fait fantasmer. Elle était menue, vive, tout en délicatesse même si ses jeans serrés laissaient deviner un fessier charnu. Son visage, piqueté de taches de son, possédait un front haut et beau pour l'occupation duquel se battaient sans relâche des mèches rebelles. Elle marchait beaucoup, avec toujours un petit sac sur le dos. »

Un beau petit « opuscule » des éditions Lamiroy à déposer sous le sapin.



Daniel Charneux

Madeleine Bourdouxhe, *À la recherche de Marie*. Genève: éd. Zoé, col. Zoé Poche, 2020.

Édité pour la première fois, à Bruxelles, chez Libris, en 1943, le roman de la grande autrice liégeoise retrouve une nouvelle jeunesse grâce aux Editions Zoé, à Genève, propriétaire d'une collection de poche très soignée où se retrouvent essentiellement les écrivains suisses les plus connus, Ramuz, Walser, Chappaz, Corinna Bille ou Nicolas



Bouvier. Aucune autre trace d'auteur belge dans la collection. Un honneur que mérite amplement le deuxième roman de notre compatriote, laquelle avait remporté déjà un franc succès avec la sortie, six ans plus tôt, chez Gallimard, de *La femme de Gilles*. Sans aucun doute, ce second roman vaut en qualité le premier. Écrit dans un style rigoureux et vif, il aborde d'une autre façon le thème de l'aliénation féminine, à la lumière cette fois de la philosophie, dont Madeleine Bourdouxhe a gardé le goût intact depuis ses études à l'ULB. Sans citer Gide ou Nietzsche, son héroïne, Marie, rappelle explicitement le message hédoniste des *Nourritures Terrestres* et celui, plus audacieux encore, situé *au-delà du bien et du mal* du penseur allemand. Que recherche en fait Marie ? Qu'attend Marie de Marie ? La seconde édition, française, datant de 1989, avait opté pour un titre en style télégraphique, plutôt inattendu et énigmatique : *Wagram 17-42, Marie attend Marie*. L'attente, la découverte de Marie ? La liberté tout simplement mais une forme de liberté fondée sur la disponibilité responsable et assortie d'un profond respect des êtres auxquels elle est liée. Mariée à Jean, qu'elle aime profondément malgré ses idées conservatrices et son comportement paternaliste, elle va vivre

une aventure brève mais cruciale avec un jeune étudiant passionné et lucide. Tous deux, en quelques rencontres qui seront à la fois décisives et sans lendemain, vont réinventer l'échange amoureux sur le mode « existentialiste » : *on n'est pas, on devient*. Rien ne sera établi, tout se vivra dans le temps présent, sans passé ni avenir, sans promesse ni sacrifice romantiques, sans inconscience coupable, sans regret, sans illusion. Marie va changer fondamentalement, tout en demeurant très généreuse et soucieuse de ne pas blesser et perdre son mari ou abandonner sa sœur en proie à une solitude mortifère. Non par intérêt conjugal ni devoir familial mais parce qu'elle est appelée, de l'extérieur, vers un ailleurs vital, un autre art de vivre, détaché, naturel, débarrassé de la condition de la femme soumise et effacée, à l'exemple malheureux, rappelons-le, d'Élisa, la femme de Gilles. Le message le plus fort du livre est là, dans cette fracture en douceur, cette révolution de velours qui va faire de l'héroïne une femme moderne de trente ans, sûre d'elle, clairvoyante et attentive à la moindre faiblesse ou dérive égoïste. Un modèle ? Une lumineuse création littéraire plutôt, un personnage marquant, fascinant et complexe, qui a plu à Simone de Beauvoir, à Françoise Sagan sans doute et peut-être aussi à Maud Frère, plus tard, qui a abordé à plusieurs reprises le même thème. L'action ici se déroule à la fin des années 30, à Paris et à Maubeuge, à la veille de la Guerre 40-45, et l'on sent vibrer, à chaque page, la dynamique de la résistance et de l'engagement, une attitude propre à cette écrivaine indépendante qui n'a pas voulu faire éditer son livre à Paris, chez des éditeurs contrôlés par les Allemands, mais qui a choisi une maison bruxelloise, moins en vue, plus discrète mais armée de coudées franches, ce qui lui ressemble parfaitement...

Michel Ducobu

Corinne Hoex, *Uzès ou nulle part*. Bruxelles: éd. Le Cormier, 2020.

Sous une apparente simplicité, un texte fortement charpenté, à l'égal d'une tragédie classique. Deux personnages seulement, et un élément, le vent qui les unit et les sépare à la fois, et qui est comme l'instrument du temps ; et qui est comme la fumée d'une cigarette, aussi légère, aussi tôt envolée.

On pourrait dire, bien sûr, comme le fit Racine à La Fontaine, à propos d'Uzès : *Nous avons des nuits plus belles que vos jours*. On pourrait évoquer le beau roman de Jean Carrière, *Retour à Uzès*. Ici, c'est hors cadre. Il y a seulement, entre eux, la fumée d'une cigarette. On pourrait dire, plus justement peut-être, Rutebeuf, en trichant un peu – si peu : *Ce sont amours que vent emporte/ Et il ventait devant ma porte / Les emporta*. On pourrait dire *Les villes invisibles* d'Italo Calvino. Uzès est une ville très littéraire, en fin de compte. Mais elle a dit : *Uzès ou nulle part*. Un texte bref, fortement construit, mais sans littérature. Une montée, un sommet (*acmé*, si vous préférez), une descente. Avec, en prose, un prologue et un épilogue. Le tout soigneusement étudié, mesuré, inscrit. Avec un rythme interne d'une grande perfection, le même vers revenant à intervalles réguliers dans plusieurs poèmes. Une sorte de chambre d'échos. Le mécanisme parfait d'une montre suisse. À quoi bon tenter d'en démonter les rouages.

Nous sommes là, simplement, qui écoutons. *Uzès ou nulle part*. Il n'y a pas d'alternative. Seulement une brève synonymie. *Uzès ou nulle part*.

Parfois, je ferme les yeux. Je suis à Uzès. Avec les remparts de pierres blanches. Les cyprès et les buis. Le crépitement des cigales. Le ciel bleu dans l'ogive d'un passage

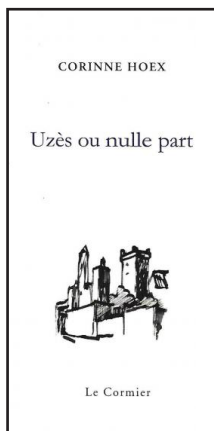
LECTURES

voûté. Le mistral dans ma robe. Un lézard qui défile.

Une rose sur sa haute tige résiste aux assauts du vent.

Elle disait : *La vie est un songe*. Vous voyez, sous une apparente simplicité... C'est à la fin de la pièce seulement qu'elle dresse le décor.

Joseph Bodson

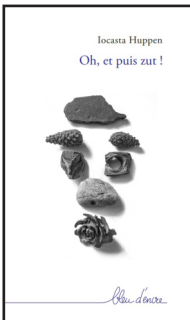


locasta Huppen, *Oh, et puis zut !* Yvoir: éd. Bleu d'encre, 2020.

Spécialiste des haïkus, locasta Huppen propose ici toute une série de poèmes comiques et ironiques, les senryus.

Ces poèmes brefs, au minimalisme japonais hautement revendiqué, n'ont pas la même thématique que les haïkus, et ont comme « sujet principal les faiblesses humaines avec ou sans référence à la saison », selon leur auteure.

En tout état de cause, nous avons sous les yeux de bien beaux tercets qui nourrissent avec si peu de vocables :



Le petit vent du Nord
nous pousse dans la piscine –
jours de juillet

Dans l'eau
un taon me trouve à son goût –
heures chaudes

Cinq geais
investissent le paysage –
nouvelle semaine

Aux « jours de confinement » succèdent « pruniers ou cerisiers en fleurs » ou des « pétaradeurs ».

La poète cisèle les « jours de brouillard » comme les cailloux « dans la neige fraîche », de quoi happer de petits pans de réalités bienvenus.

Un joli recueil.

Philippe Leuckx

Jean Jauniaux, *L'ivresse des livres*. Préface de Jacques De Decker. Léchelle: éd. Zellige, col. « Vents du Nord », 2020.

L'amour des livres et les livres « témoins de l'Amour » contribuent à l'imaginaire de l'auteur qui aime les livres comme d'aucuns le jardinage ou la cuisine.

Imaginaire où surgissent peut-être les premières lectures de l'auteur quand il dit, par exemple : « La comtesse de Ségur a écrit sans doute les premiers de ces récits imaginaires qui m'ont fait croire que j'avais un rôle à jouer. »

Se servant de personnes différentes à évoquer les situations, l'auteur y met en réalité beaucoup du sien à donner un avis assez tranché du monde dans lequel il vit, tantôt avec humour, tantôt, comme ici, avec le plus grand sérieux : « Les jeunes gens que je vois aujourd'hui n'ont plus aucun repère, plus aucune référence, plus aucun regard », prêtant parfois volontairement des propos à ses héros, s'en prenant ainsi aux formes d'autisme culturel et social avec, cette fois, une nouvelle inspirée de faits réels.

L'humour, un des fils conducteurs de la pensée de l'auteur pour ces excellentes nouvelles, est bien présent à relater parfois des événements très quotidiens mêlant livres, lectures ou même allusions aux outils numériques.

Ces nouvelles ont force empathie à se mettre à la place d'autrui : « J'entendis un bus s'approcher. Je gardai les yeux fermés, me levai et me plaçai à l'endroit où les portes allaient s'ouvrir (un carré de caoutchouc mou installé au sol l'indiquerait). Je me tins à la main courante de la portière et entrai, trouvai sans peine le boîtier électromagnétique où je glissai ma carte d'abonnement et me dirigeai vers la porte de sortie. »

L'auteur se complait dans la rareté évoquée jusque dans l'évocation de « paniers de légumes oubliés ». Rappelée entre

LECTURES

contexte de lecture et visite chez un ophtalmologue, ceci suscite bien entendu, pour qui comprend, la rare qualité en tout et donc aussi en Littérature.

Tout ceci sans pour autant faire état d'un « c'était mieux avant », prônant plutôt, indirectement, une adaptation de bon aloi, le chic de l'auteur étant d'agir là où on ne l'attend pas forcément par rapport à son fil conducteur, ce qui organise particulièrement bien ses intrigues parfois humainement très touchantes.

Qu'il soit évoqué en librairie ou dans les tranchées, Jean Jauniaux fait la part belle au livre, acteur principal de ses nouvelles, suscitant chez le lecteur l'ivresse de la lecture magnifiée en actes très concrets.

Une étincelante préface de Jacques DeDecker catapulte brillamment l'ouverture de l'ouvrage proposé.

Patrick Devaux



Philippe Leuckx, *Doigts tachés d'ombre*. Paris: éd. du Cygne, col. Le chant du cygne, 2020.

Empreint d'une pudeur rare et d'un souci de réticence prescrit par le sujet lui-même, le dernier opus de Philippe Leuckx est un modèle du genre. Dès l'entame du recueil, l'émotion trouve sa langue et sa mesure. Tout en posant un regard étranger sur son propre environnement, le poète tente de se frayer un chemin dans des lieux dévastés et d'identifier sa propre voix :

*« Les rues ne sont presque plus des rues
Les boutiques des lieux de passage
La ville désertée est un voile
De poussière où le regard des chats
Repère l'immobile... » (p.9)*

L'absence qui a posé sur l'univers du poète une chape de cendre, a dégradé les formes, altéré les couleurs et corrompu les contours sensoriels. Le Grand Œuvre engage désormais une quête de sens qui commence par l'écriture elle-même. Définitions, associations langagières, pics sensoriels, tout ce qui la nourrissait est à présent dilué, tout est à refaire, rien n'émerge sinon le miracle d'une image furtive de la vie elle-même :

*« Parfois c'est si beau une rue
Le sourire d'un enfant vous hisse sur les trottoirs
Des mains inconnues vous offrent leur pain de nuit... » (p.10)*

Brouillard, dépersonnalisation, couleurs altérées, objets dévoyés... Même la proximité devient suspecte !

LECTURES

« *Des enfants courent la nuit*

Sans un mot pour celui

Qui traîne

Dans le parfum des larmes » (p.17)

« *L'infinie mélancolie* » qui nourrit de tels poèmes est d'évidence habitée par un art consommé. L'apport d'un bouquet métaphorique de qualité relève en permanence le naturel (et la spontanéité) des mots jaillis de l'instant. Outre une

remarquable unité de ton, la subtile alternance entre passé et présent invite le lecteur à partager ce « *pain de nuit* » en se trouvant tantôt dans le cœur du scripteur, tantôt dans celui de l'observateur... Qu'il soit resserré dans la forme brève ou vouée à de plus longs développements, le poème saisit l'émotion dans sa chair première, évitant du même coup le pathos ou la plainte étirée. Interpellé par un tel voyage entre ombre et lumière, vie et mort, absence et solitude, le lecteur ne pourra que faire sienne cette pénétrante élégie qui force – ou forcera notre destin.



Le livre refermé laisse au lecteur un souci de vérité et de beauté que ces *Doigts tachés d'ombre* lui ont suggéré. Sans aucun doute, un choix de textes majeurs dans l'œuvre poétique de Philippe Leuckx.

Michel Joiret

Philippe Mathy, *Étreintes mystérieuses*. Mercin et Vaux: éd. L'Ail des ours, col. Grand Ours n°5, 2020.

Une suite de textes sans failles, avec des mots qui disent si justement le présent, le chant des oiseaux qu'il cueille au passage, les saisons qui défilent

L'auteur, attentif, semble en apprécier chaque parcelle !

Philippe Mathy voyage dans les mots avec aisance, simplicité et sensibilité. Sensible au temps qui passe, à ce qui le maintient debout, il désaltère notre perception du monde.

Il est un poète de feu, d'espairs fous, « attentif aux énigmes du silence ».

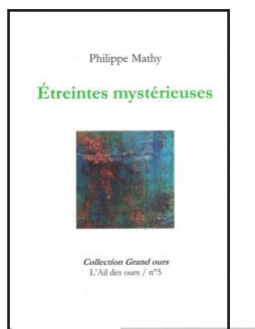
D'ailleurs, « On s'étonne de mille petits riens, heureux de s'étonner encore ». Ou « On sent pousser en soi les ailes du bonheur. »

Magnifique accompagnement des œuvres de Sabine Lavaux-Michaëlis, aux couleurs identiques à celles des poèmes!

Pour conclure, j'ai envie de citer : « On cherche un chemin qui mène vers un ailleurs, sans savoir que c'est celui qui conduit à se retrouver. »

Un petit livre de lumière qui fait briller nos ailes !

Anne-Marielle Wilwerth



Marie-Clotilde Roose, *Désir d'être et parole poétique*. Paris: éd. L'Harmattan, col. Ouvertures philosophiques, 2020.

Marie-Clotilde Roose nous conduit en philosophe au long d'une enquête riche et profonde sur la genèse du poème. Elle suit un mouvement concentrique d'approfondissement où les couches de sens se superposent en transparence.

Un premier niveau d'analyse est suggéré par le philosophe Mikel Dufrenne qui, dans une approche très inspirée par le Romantisme allemand, lie l'écriture poétique à la réponse

presque impersonnelle donnée par le poète à un appel que lui adresse la nature.

Cette vision quelque peu désincarnée du poète n'est pas suffisante pour Marie-Clotilde Roose, qui la complète de riches apports psychanalytiques, ancrant la parole poétique dans un sujet qui accepte sa finitude et est dès lors susceptible d'exprimer son désir d'être et, dans le même mouvement, de s'ouvrir à la présence de l'autre.



Si cette analyse rejoint l'intuition première développée par l'auteure au sein de sa propre pratique d'écriture poétique, et qui a guidé d'une main sûre son cheminement de philosophe, Marie Clotilde Roose, en phénoménologue, se montre désireuse dans une dernière partie de son livre d'éprouver ces thèses à la lettre même des poètes. Elle se tourne alors vers Yves Bonnefoy et nous propose une lecture éclairée de plusieurs de ses poèmes et textes réflexifs, où transparaît cette « question ouverte » que la poésie adresse à la métaphysique.

On le voit, Marie-Clotilde Roose prend naturellement sa place dans une prestigieuse constellation de poètes qui, de Roberto Juarroz à René Char ou de Paul Valéry à Philippe Jaccottet pour n'en citer que quelques-uns (qui appartiennent à

LECTURES

ses propres références), accompagnent leur poésie de témoignages et d'analyses. La lecture de ce livre inspirant m'a donc donné l'envie de retourner avec un regard neuf vers les poèmes de Marie-Clotilde Roose et de tenter d'y percevoir, à même la chair de ses mots, la manière dont s'y incarne son questionnement philosophique. Ce fut un vif plaisir que j'invite le lecteur à expérimenter à son tour.

Renaud De Putter

Martine Rouhart, *Saisir l'instant*. Photographies de Jackie Fourmiès. Le Coudray-Macouart: éd. Feuillage, 2020.

Comment fais-tu pour saisir à pleines mains, à pleine bouche, l'instant ? Cet instant plus fugace qu'un oiseau quand le bord de son aile a saisi, presque emporté, le coin de ton regard ? Ou un pétale en train de tomber sous le vent ? Ou une goutte d'eau en pleine déroute qui ricoche puis glisse sur les feuilles vers le sol assoiffé ? Qui connaît la réponse ?

Seul un artiste se risquerait à te proposer une piste. Timidement. En conjurant le sort par un titre un peu provocateur. On va attraper l'instant, se sont dit Martine Rouhart, la poétesse, et Jackie Fourmiès, la photographe, et on va l'enfermer dans un livre. Comment on va l'appeler ? *Saisir l'instant*. Qu'en penses-tu ?

Pas à pas, l'une derrière l'autre, comme deux chasseresses de papillons, elles se sont enfoncées dans la forêt des mots, pour Martine, le champ des couleurs pour Jackie.

Ah, les belles découvertes ! Martine commence par attraper « Une buée grise », puis un « chuchotement mouillé des branches », « les douceurs d'ailes amies », « la fleur jaune soleil d'une autre », le « rêve le plus bleu », « la pluie (qui) fait battre le cœur des choses », « une feuille qui pense », une « mélodie presque immobile », « la liberté de l'air ».

Alors que Jackie capture le gel brillant au soleil, la lande d'herbes roussies, une libellule, des boutons d'or prêts à éclore, le manteau bleuisant de la nuit, une broche de perles d'eau, une feuille qui sombre, l'eau qui chante en rêvant, une nuée d'oiseaux en partance.

Sur les ailes des belles pages de ce livre, il est des mots qui reviennent plusieurs fois pour faire chanter autrement les pensées douces et légères de l'auteure. Comme « oiseau », « ailes », « bleu », « douceur », « gris », « goutte », « rêve ».

LECTURES

Par moments, ils se mettent même en groupes et ils chantent et ils dansent et ils virevoltent avant de se poser, délicatement, prêts à s'envoler vers d'autres poèmes, d'autres images.

Au vrai, mots et couleurs se sont-ils vraiment laissé apprivoiser ? Mais non, la liberté est leur univers. Ils ne restent que le temps de vous regarder entrouvrir les pages de ce recueil pour vous rappeler qu'il faut « creuser le fond / de son être / pour réparer / la lumière », voir « ce qui est là / et qu'on ne voit pas », « relever la tête / et chanter / la vie » « éterniser la vie / de chaque instant », guetter « le silence / sourire / entre les gouttes » ou « faire chanter demain ».

Isabelle Bielecki



Martine Rouhart, *Dans le refuge de la lumière*. Yvoir: éd. Bleu d'encre, 2020.

« À cette multitude éthérée / Chacun de nous a-t-il le droit / D'appartenir furtivement ? » À cette question de la grande Emily Dickinson, si experte dans l'observation minutieuse et amoureuse des fleurs, des oiseaux et des mouvements des saisons, Martine Rouhart semble répondre par l'affirmative. Car l'envolée d'oiseaux qui illustre la couverture du recueil (une des œuvres sensibles de Claude Donnay, l'éditeur aux multiples talents qui ponctue le recueil) mêle dessin et lettres et annonce plus sûrement que le titre le cœur de ce dernier recueil de Martine Rouhart : le petit peuple de l'air, et tout ce qu'il incarne aux yeux de l'autrice.

Bien sûr, dans les textes de Martine, contrairement à ceux d'Emily, les oiseaux n'ont pas systématiquement de noms d'espèces, jamais de robes, ni de chant singulier. Leurs mœurs ne sont pas source de métaphore. Ils sont des « porte-parole » de l'écriture marchée de l'autrice « qui se composent/ se décomposent/ comme la calligraphie/ des oiseaux/dans le bleu ». À la manière de ces oracles antiques qui scrutaient le ciel au travers d'un cadre et prophétisaient selon le tracé des passages d'oiseaux, Martine Rouhart feuillette les signes du temps, le nez en l'air, les yeux levés dans un dialogue ininterrompu avec l'éther. Elle déchiffre les fluctuations d'une ombre sur la campagne quand surgit « Sous les nuages/ une course d'oiseaux / qu'on ne voit pas » et soudainement « se prend à espérer/ sans savoir vraiment/ ce que l'on attend ».

D'une poésie méditative, foncièrement ouverte, évasée même, l'autrice nous entretient de l'intemporalité de la condition humaine. À l'heure de tant de confusions terriennes, de tant de crises endémiques, de tant d'appréhensions eschatologiques, de tant de luttes individuelles et collectives, à

l'heure où « On marche longtemps/ jusqu'au vertige/ espérant lever/ un coin de secret sur soi/ entendre un souffle/ des mystères du monde » et où « l'on ne ramène/ souvent/ qu'un peu de terre/ sur ses souliers »... Comment ne pas être touchée par cette poésie du « presque rien / qui bouge à peine / le grelot d'une joie » et tout à la fois du vaste qui élève la conscience et l'allège en la projetant sur la grande toile bleue de la voûte céleste. Le ciel, l'air, les oiseaux, les astres (lune et étoiles), les avions,... tout ce qui incite l'autrice à élever le propos, à tutoyer le vertige, jusqu'à se « pencher / au bord de mes peurs » pour en revenir «aussi légère qu'un frisson». Sans jamais s'imposer, avec délicatesse et pudeur, les réponses ont la même consistance que les questions, elles tiennent en peu de mots et beaucoup de silences : elle «les regarde planer/ en souriant/ sans attendre/ grand-chose ».

Subtilement ouvragés, ses poèmes ont une rythmique imposée par les mises à la ligne. Phrases simples, lisibles sans élision, scindées pour occuper l'espace de la page, figurer l'éther entre les silhouettes de ces oiseaux scribes et quelquefois scripturaires pour lesquels Martine Rouhart questionne encore : « savent-ils/ des choses/ sacrées / que nous ignorons ». La mystique du ciel, ce qu'il inspire à l'autrice d'espérance ne peut qu'inciter en ces temps de terre lasse et malade à faire une lecture lumineuse. Oui, « Ouvrir la fenêtre / faire rentrer le matin / lui donner nos espérances // et surtout // beaucoup de soi ».

Il y a de la bonté dans ce regard et quelques tressaillements d'anciennes luttes. Du petit matin, du rêve, de cette transparence sans limite, elle ramène « ce qu'il faut de clarté/ pour affronter/ mes champs de bataille ». Mais la joie sourd de chaque page, en ostinato, et parfois même en un chant ou une danse... L'art de Martine Rouhart est de déposer



LECTURES

quelques vers sur le seuil de la porte, en offrande, tout ébouriffés encore d'une brise ou d'un scintillement. À nous de les décacheter et de déplier notre regard vers un dehors consolant.

Florence Noël

**Anne-Marielle Wilwerth, *Là où s'étreignent les silences.*
Illustrations d'Eric Hennebique. Yvoir: éd. Bleu d'encre,
2020.**

Tout un livre de quintils pour dire « l'espéré », « l'infini »,
l'«inouï», le « fragile » de nos existences :

*Ce rien qui pèse beau
nous frôle
comme l'aile du sacré
en réponse
à notre propre écho*

*Juste l'oiseau
sautillant
dans la rosée des âmes
et cette confiance neuve
qui enivre*



La nature, au creux des images, la quête incessante de
l'être, au rythme de l'écoute, derrière les faux « miroirs », la
quête aussi d'une initiation (ou d'un étonnement) qui puisse
nommer les choses : ces « voix intérieures » qui taraudent
l'être et le font avancer.

Certes, font partie de l'aventure silences, manques,
lassitudes ; il convient alors de « parler/en phrases courtes »,
d'« épouser le bruit sourd des cargos ».

Ici tremble une mélancolique vision, qui brouille les yeux
sinon l'âme.

Philippe Leuckx

Activités de nos membres

... réduites, forcément réduites...

*Gérard
Adam*

Le mercredi 16 septembre 2020, Gérard Adam a été interviewé par Marie-Ève Sévenne sur Radio RCF Bruxelles, à propos de la réédition de son roman *La lumière de l'archange* (éd. M.E.O.).

Nous apprenons le décès de Jeannine Burny, infatigable promotrice de l'œuvre de Maurice Carême, survenu le mercredi 11 novembre 2020.

*Thierry-
Pierre
Clément*

Le vendredi 16 octobre 2020, à la Maison de la Culture de la Province de Namur, s'est tenu un récital inspiré du recueil de Thierry-Pierre Clément, *Approche de l'aube* (éd. Ad Solem, 2018), mis en scène et interprété par Alain Carré et accompagné par le gambiste Jonathan Dunford.

*Isabelle
Fable*

Le mercredi 11 novembre 2020, Isabelle Fable a dédié son livre *Ces trous dans ma vie* (éd. M.E.O.) à la librairie Tropismes (Bruxelles). Elle était présente le samedi 21 novembre au Salon « Livres en automne » à Mons. Un texte de sa plume, intitulé *Du vol à l'envol* a été publié dans la revue *Marginales*, n°303, sur le thème *De virus illustribus*.

*Gaëtan
Faucer*

Le mercredi 21 octobre 2020, Gaëtan Faucer a présenté la vie et l'œuvre de Colette au « Carpe Diem » (Bruxelles).

*Jean
Jauniaux*

Le 17 octobre 2020, pour la reprise des « Coups de Midi de la bibliothèque des Riches Claires », Jean Jauniaux a reçu l'écrivain belge d'origine turque Kenan Gorgun. Le 26 octobre,

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

lors des rencontres littéraires du Pen Club Belgique, il a reçu Alain Van Crugten pour débattre de la traduction littéraire comme instrument du droit à la liberté d'expression. Le 9 novembre, il a animé une table ronde autour du thème : « la fiction, un instrument idéal de compréhension du réel », avec comme invités Alain Lallemand, Marine Buysse et Maryse Charles. Son dernier ouvrage, *L'ivresse des livres* a été présenté aux Coups de midi des Riches Claires, le jeudi 12 novembre 2020, interviewé par François Xavier Lavenne.

Le vendredi 16 octobre 2020, Armel Job a présenté son roman *Armel Job La disparue de l'île Monsin* (éd. Robert Laffont) à la librairie UOPC (Bruxelles).

Michaël Lambert a prononcé une conférence en ligne le 28 octobre 2020 à propos de son atelier d'écriture « Coups de *Lambert* gueule, coups de cœur ».

Françoise Lison-Leroy a obtenu le Prix François Coppée, *Françoise* décerné par l'Académie française, pour son recueil *Les blancs Lison-Leroy pains* (éd. L'Esperluète).

Claude Miseur a présenté son dernier recueil de poésies, *Sur Claude les rives du Même* (éd. L'Arbre à Parole) le samedi 10 octobre *Miseur* à la bibliothèque Hergé (Etterbeek).

Le livre de Carl Norac, *Monsieur Mozart ou le cadeau des Carl Norac étoiles* (éd. Didier Jeunesse), a remporté l'un des Grands Prix du Livre audio en France. Le texte y est interprété par le comédien François Morel, et illustré par Marie Dorléans.

Entre juillet et décembre 2020, Philippe Remy-Wilkin a publié 22 textes critiques dans les revues et plateformes culturelles Le

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Philippe
Remy-
Wilkin

Carnet et les Instants (sur Jacques De Decker, Sylvie Godefroid, Jean-Michel Aubevert, Patrick Dupuis, Agnès Dumont, etc.), *Les Belles Phrases* (sur Jacques De Decker, Luc Delisse, Stanislas Cotton, Marianne Sluszny, Laurent Demoulin, Carino Bucciarelli, Alex Pasquier, Geneviève Genicot, Jean Lemaître, etc.). Entre septembre et décembre 2020, il a participé au jury du Prix Constant de Horion, décerné par l'A.E.B., et il a intégré le Comité de rédaction/sélection de la revue *Marginales*. Le 9 juillet 2020, la chroniqueuse française Nathalie Delhayé a consacré un article à son bookleg/maxi-nouvelle *Vertige !* (éd. Maelström) dans *Les belles phrases* (et d'autres sur des supports français). Le 1er décembre, Soraya Amrani l'a interviewé durant 50 minutes pour son émission *Les acteurs de Bruxelles*, sur BX1/Radio puis en podcast vidéo. Le 3 décembre, Françoise Laeckman l'a interviewé dans le magazine mensuel du *Wolvendael*. Le 28 novembre, certains de ses textes ont été lus par des comédiens du conservatoire de Tournai et des images vidéo de l'auteur distillées par Stefan Thibeau dans le spectacle mis en scène par Le cercle de la Rotonde à l'occasion de son anniversaire (30 ans).

Marie-
Clotilde
Roose

Le 18 octobre, Marie-Clotilde Roose a présenté au Cercle de la Rotonde deux romans de Philippe Cantraine et Carole André, sur le thème de La Fureur de Lire « Lectures et territoires » à la MdAE de Tournai. Dès le 6 décembre, elle a publié une série de capsules vidéo « Entre nature et culture » réalisées par Stefan Thibeau, en collaboration avec une dizaine d'artistes liés au Conservatoire de Tournai, avec des textes de 31 auteurs sollicités, pour les 30 ans du Cercle de la Rotonde. Son poème « Est-ce que Tu nous attends ? » dédié à Liliane Wouters, a paru sur la page du poète national le 3 avril 2020. Elle a publié douze poèmes dans *Estampes numériques*,

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

catalogue d'une exposition de Henry Pouillon ayant pris place à Mons, Bruxelles et Louvain-la-Neuve. Son essai, *Désir d'être et parole poétique*, préfacé par Sonia Dheur, a paru à Paris aux éditions L'Harmattan. Elle a rédigé une introduction intitulée *Un espace de rencontre : comme un horizon* pour le livre collectif *Penser à partir de l'architecture. Poétique, technique, éthique* dont elle a dirigé la publication aux Presses Universitaires de Louvain. Elle a publié un article intitulé *Explorations du poétique comme source et comme finalité. S'ouvrir aux espaces en tension dynamique* dans l'ouvrage collectif *Poésie des mondes scientifiques*, dirigé par Sonia Dheur et Jean-Baptiste Maudet (éd. Puppa).

Cotisation 2021

Chère Amie, cher Ami,

Nous sommes heureux de clôturer cette année problématique avec un copieux numéro de *Nos Lettres*.

C'est aussi le moment de renouveler votre cotisation qui nous permettra, plus que jamais, d'affronter la nouvelle année qui verra la relance de nos activités « en présentiel », puisqu'il faut compter avec cette nouvelle formule.

Nous vous prions donc de verser **37€** sur le compte bancaire **BE64 0000 0922 0252**.

Cordialement à vous.

Le Comité d'Administration de l'AEB

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlfb.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Les midis de la poésie:
www.midisdelapoesie.be



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 36 | DÉCEMBRE 2020



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.